

LA  
CHÉZONOMIE

POÈME DIDACTIQUE

EN QUATRE CHANTS.

Homo sum , humani nihil a me alienum puto.

TERENT. Heaut. act. 1, sc. 1.

---

A SCÔROPOLIS

*Et se trouve à PARIS,*

Chez MERLIN, Libraire, rue du Hurepoix, n° 5.

M. DCCC. VI.

*Dal sito: [www.mori.bz.it](http://www.mori.bz.it)*



---

---

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX BONS CHIEURS DE TOUT RANG, DE TOUT  
AGE, ET DE TOUT SEXE.

Vous qui chiez, et sans reprendre haleine  
Pondez toujours les étrons par douzaine,  
Heureux mortels, ne soyez point jaloux,  
Si dans ces vers qu'avec fruit on va lire,  
A bien des gens qui souffrent le martire,  
Je veux apprendre à chier comme vous.

Pardonnez donc à mon audace,  
Et daignez recevoir, sans vous faire prier,  
La courte et l'humble dédicace  
De LA CHÉZONOMIE ou de l'ART DE CHIER.



---

## AVERTISSEMENT.

---

**S**EMBLABLE à ces petits roquets qui singent les plus gros dogues et s'en vont par les rues toujours levant la cuisse contre les murs, je voudrais à l'exemple des meilleurs poètes du jour donner pour avant-garde à mon ouvrage un morceau d'éloquence, où j'étalerais bien de l'érudition. Mais outre que je ne me sens aucun talent pour la prose, je craindrais encore d'échouer dans mon entreprise par le défaut d'idées. Ce qu'un homme qui réunit le double avantage de bien écrire en prose et en vers eût sagement réservé pour un discours préliminaire, moi je l'ai tout bonnement fondu dans le cours de mon poème et dans mes notes, de manière que mon cerveau est entièrement à sec. Je ne puis d'ailleurs entreprendre de plaider de

nouveau la cause de la poésie didactique et descriptive : d'autres avant moi l'ont victorieusement défendue par de bonnes dissertations et sur-tout par d'excellens vers. Je me bornerai donc à ce court Avertissement qui du moins par son peu d'étendue pourra plaire à la plupart des lecteurs. Je sais que c'est une nouveauté aujourd'hui de publier même le plus petit poëme sans un long discours préliminaire ; mais elle ne tirera pas à conséquence , et je veux bien qu'on dise de moi : *S'il n'a pas fait comme les autres, c'est qu'il n'en a pas eu le talent.*

Au reste je pourrais alléguer pour ma défense que ces discours pompeux sont tout-à-fait d'invention moderne : n'est-il pas constant qu'aucun des grands poètes anciens n'y a songé ? Il est vrai que depuis les savans y ont pourvu ; et vous ne voyez pas ce qu'on appelle une bonne édition soit d'Horace ou

de Boileau, soit de Térence ou de Molière, qu'elle ne soit enrichie d'une dissertation profonde sur la vie et les écrits de l'auteur, outre une foule de scholies, de notes et de commentaires, où l'éditeur s'est plu non-seulement à faire ressortir toutes les beautés de l'original, mais encore à lui en prêter mille fois plus qu'il n'aurait voulu en avoir, s'il avait été là pour s'en défendre.

Est-ce pour échapper à cette surabondance de mérite, ou plutôt pour ne rien laisser à dire après eux, que les poètes du jour font des discours préliminaires? Dans les deux cas je ne suis pas fâché d'être obligé de me taire. Si quelque jour on donne une *bonne édition* de mon Poème, elle sera due à un savant laborieux, qui mettant à contribution tous les auteurs qui ont écrit en passant sur le même sujet, dédommagera la postérité des omissions que j'aurai faites; et

## X AVERTISSEMENT.

si d'ailleurs il fait sentir quelques-unes de ces beautés délicates qui peuvent échapper au nez le plus fin, c'est une obligation de plus qu'on lui aura. Je ne suis pas de ces auteurs qui ont pris pour devise :

*A la postérité ne laissons rien à dire.*

Quoiqu'épuisée pour moi en ce moment, la matière que j'ai traitée n'en est pas moins inépuisable ; et j'aime à croire que mon ouvrage en fera naître encore d'autres du même genre ou à-peu-près. En attendant je desire qu'on goûte le mien, et qu'on me pardonne si j'y ai quelquefois parlé de moi. On sait que les communications sur un pareil sujet sont assez rares, et s'il eût été d'usage d'en converser dans le beau monde aussi souvent que de politique, j'aurais pu recueillir une foule d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres, anecdotes qui eussent nécessairement

AVERTISSEMENT. xj

exclu celles qui me sont personnelles. Mais ce qui est différé n'est pas perdu ; mon ouvrage va faire ouvrir bien des petites bouches , même de grandes sur *cette louable matière* ; il m'en reviendra quelque chose, et alors j'en profiterai pour une nouvelle édition.

---



# LA CHÉZONOMIE

CHANT PREMIER.





# LA CHÉZONOMIE.

---

## CHANT PREMIER.

QU'HOMÈRE chante Achille et son courroux fougueux,  
Virgile les combats et son héros pieux ;  
Que Le Tasse avec pompe et non moins d'élégance  
De la sainte cité chante la délivrance ;  
Milton le faible Adam de son bonheur déchu ,  
Perdant le paradis pour un fruit défendu ;  
Que sur un autre ton , digne émule d'Horace ,  
Boileau mette en beaux vers les secrets du Parnasse ;  
Que le doux Saint-Lambert célèbre des saisons  
Les frimas et les fleurs , les feux et les moissons ;  
Que Delille à son tour , chantre des paysages ,  
Offre dans ses jardins un élysée aux sages ;  
Que Voltaire en jouant récité les hauts faits  
De la jeune beauté si fatale aux Anglais ;

Et qu'en fixant les loix d'un banquet agréable  
 Berchoux, moins que ses vers, nous fasse aimer la table :  
 Moi qui ne suis près d'eux qu'un poëte crotté ,  
 Moi qui vise pourtant à l'immortalité ,  
 Je m'empare aujourd'hui du sujet qu'on me laisse ,  
 Et sans trop consulter ma force ou ma faiblesse ,  
 JE CHANTE L'ART HEUREUX, LE GRAND ART DE CHIER.

Des lecteurs vont peut-être à ce début grossier  
 M'accuser d'insolence , et bouchant leurs narines ,  
 Croire que tout Paris fait vider ses latrines.  
 Heureusement aussi d'autres , en pareils cas ,  
 Diront à ces messieurs qu'ils sont trop délicats.  
 Chier n'est-il donc pas un besoin de la vie ?  
 Puisqu'il faut que l'on mange , il faut bien que l'on chie.  
 Hélas ! que je les plains , ceux-là dont le *rectum*  
 Ne peut jamais s'ouvrir sans quelque *retentum* !  
 Malheureux constipés , consolez-vous d'avance ;  
 D'un sujet si nouveau respectez la licence :  
 J'en réponds , c'est à moi que bientôt vous devrez

L'avantage infini d'être moins resserrés.  
Sans être un grand docteur, je dirai dans mon livre,  
Pour chier aisément, quel régime il faut suivre.  
D'abord j'expliquerai quelle innovation  
Amena parmi nous la CONSTIPATION :  
Quels excès la font naître, et comment nos faiblesses  
Nous empêchent souvent de desserrer les fesses.  
Après j'enseignerai quels sont les alimens  
Qui produisent en nous d'heureux relâchemens ;  
Et quel est le point fixe où se tient la prudence,  
Quand on veut sans foirer chier avec aisance.  
Ce n'est pas tout encore, et la digestion  
Doit beaucoup à son tour fixer l'attention ;  
Car il ne suffit pas d'avoir la panse pleine,  
Il faut en digérant balayer la bedaine.  
De la digestion, de ses heureux effets  
Je vous apprendrai donc les utiles secrets ;  
Je vous les dirai tous, et pour couronner l'œuvre,  
Vous saurez comme on fait des étrons de manœuvre,  
Des étrons bien tournés, ni trop mous, ni trop durs,

Et tels qu'on les admire au long de certains murs.  
 Vous saurez.... Mais déjà pourquoi donc tout vous dire?  
 C'est méthodiquement que je dois vous instruire.  
 Eh ! ne dédaignez pas d'écouter mes conseils :  
 Certes ! vous n'en avez jamais lu de pareils.  
 Songez bien qu'il n'est pas de fumier où les merles ;  
*Je veux dire les coqs*, ne découvrent des perles ;  
 Et que quand la nature a besoin de secours,  
 L'art seul est son *guid'âne* et le sera toujours.

Pour donner plus de pompe à ces rimes nouvelles,  
 Invoquerai-je aussi les doctes immortelles,  
 Et le dieu qui préside au sommet d'Hélicon ?  
 Daigneront-ils sourire au chantre de l'étron ?  
 Mais si la poésie est sœur de la peinture (1),  
 Et que son art consiste à rendre la nature,  
 Quoi de plus naturel ? Et dût-il s'embrençer,  
 A moi-même Apollon peut-il m'abandonner ?  
 N'a-t-il pas inspiré jadis certains poètes,  
 Qui n'ont pas toujours eu la bouche et les mains nettes ?

Oui ; je pourrais nommer quelques auteurs fameux (2),  
Dont le goût n'exclût point des passages merdeux,  
Voyons-nous cependant les Muses infidèles  
Cesser de nous offrir ces écrits pour modèles ?

C'est pour suivre en cela les Grecs et les Latins ,  
Que parmi nos Français quelques esprits badins ,  
Bravant tous les caquets d'une aveugle censure ,  
Ont laissé des écrits où la merde figure.  
Et sans chercher plus loin , un chanoine , un curé (3) ;  
Malgré la robe noire et le bonnet carré ,  
En ce genre ont laissé maintes historiottes  
Qui de nos curieux garnissent les tablettes.  
Il est de bons vivans , il est des amateurs  
Qui le jour et la nuit *dévorent* ces auteurs.  
Qu'ont-ils fait cependant qu'effleurer *la matière* ?  
Et moi qui plus hardi l'embrasse toute entière ,  
Des Muses , des lecteurs je serais délaissé !  
Non , puisque j'ai pour moi l'exemple du passé ,  
Je ne crains point d'écueil : je veux que mon ouvrage (4)

Des plus fins connaisseurs emporte le suffrage ;  
Je veux qu'on le relise, après qu'on l'aura lu ;  
Et si l'on trouve bon de s'en torcher le cu ,  
J'y consens, mais pourvu que cent mille exemplaires  
Soient achetés avant chez messieurs les libraires ;  
Or cent mille c'est peu , s'il s'en débite autant  
Que l'on compte de culs qui ne font que du vent.

Mais il est temps , au jour révélons nos lumières ,  
Et que ma bouche enfin débouche les derrières.  
On fit l'*Art de péter* et l'*Eloge du pet* (5) :  
Partant l'ART DE CHIER n'est pas plus indiscret.

Vous à qui les premiers je veux me faire entendre ;  
Vous qui restez souvent quinze jours sans rien rendre ;  
Dont l'anüs rétréci n'admet qu'en rechignant  
Le canon recourbé de certain instrument,  
Quand il faut détacher , délayer la matière  
Qui devrait aisément s'échapper par derrière :  
Vous tous qui partagez ces rigoureux destins ;

Quoi donc a pu lier ainsi vos intestins ?  
Eh ! vous le savez trop ; c'est votre intempérance,  
C'est le soin de chercher avec trop de constance  
Le séduisant poison , le funeste aliment  
Que repoussait le plus votre tempérament.  
De votre bouche, amis , vous fûtes les esclaves ;  
Votre appétit glouton ne connut point d'entraves ;  
Un mets simple à vos yeux n'a jamais eu d'appas ,  
Et tous les jours pour vous furent des *mardis-gras*.

Des peuples différens consultons l'origine :  
Connurent-ils alors un art de la cuisine (6) ?  
Ouvrons d'abord la Bible : on y verra qu'Adam ,  
Avant qu'il fût tenté par l'infernal Satan ,  
Nonchalamment assis sur la verte pelouse ,  
Ne mangeait que des fruits avec sa chère épouse ,  
Et ne touchait pas même aux belles pommes d'or ,  
Du romantique Eden mystérieux trésor.  
Il y toucha depuis..... Je n'en suis pas la cause.  
Mais , selon moi , son cas devait sentir la rose ,

Lorsqu'il n'était encor qu'un *petit innocent*.

Celui d'Eve, à coup sûr, était plus odorant,

Et devait exhaler le parfum de l'orange.

Après leur chute aussi, qu'ils perdirent au change!

Puisqu'ils ne prirent pas des alimens nouveaux,

Ils firent, il est vrai, des étrons aussi beaux;

Mais leurs cas n'eurent plus la douce odeur des autres,

Et puèrent dès-lors presque autant que les nôtres.

Si de bien de fléaux le ciel les a frappés,

Du moins nos grands parens n'étaient pas constipés :

Moïse n'en dit pas un mot dans la *Genèse*.

Leurs fils long-temps après chièrent à leur aise :

Le laitage, le miel étant leurs alimens,

Rien ne devait couler comme leurs excréments.

Bientôt on se lassa d'avoir pour nourriture

Les mets délicieux offerts par la nature.

On versa sans pitié le sang des animaux,

Et le pasteur mangea la chair de ses agneaux.

Ces innovations nous devinrent fatales.

Dès-lors durent changer les matières fécales :  
Ceux qui faisaient trop mou firent un peu plus dur,  
Et le cas, le matin, ne fut pas sitôt mûr.

Jusques-là, j'en conviens, le mal est peu de chose ;  
Mais il ne fit bientôt que croître avec la cause.

Noé le patriarche inventa la liqueur (7)

Qui réchauffe, ranime et réjouit le cœur,  
Lorsque le besoin seul en indique l'usage ;

Et Noé le premier abusa du breuvage ;

Pour lui ce jus divin devenant un poison ,

Lui ravit l'équilibre, ainsi que la raison.

Ses enfans, ses neveux ensuite l'imitèrent ,

Et trouvant le vin bon à l'envi s'enivrèrent.

Pour exciter la soif bien moins que l'appétit ,

Des mets du plus haut goût la mode s'établit.

Le mal volé, dit-on. Ces dangereux exemples

En cent lieux à Bacchus méritèrent des temples ;

Ce dieu n'y manqua point de sacrificeurs ;

Au rang des candidats étaient tous les buveurs ;

Qui d'un pas chancelant allaient pendant leur vie  
De ribote en ribote et d'orgie en orgie ;  
Et qui par leurs excès réduits *au petit tour* ,  
Mettaient bien rarement quelques étrons au jour.

Je n'ai pas le dessein de passer en revue  
De vingt peuples divers l'histoire saugrenue ;  
Il en est deux pourtant dont la célébrité.  
De mon merdeux génie invoque l'équité.

Les Grecs dégénérés des héros pleins de gloire (8)  
Qui tenaient tour à tour l'épée et l'écumoire ,  
Et chièrent dix ans sous les murs des Troyens ,  
De préparer leurs mets changèrent les moyens.  
Dirai-je et croira-t-on qu'ils eurent la manie  
D'envier à leurs dieux le nectar , l'ambroisie ?  
Dédaignant les taureaux immolés aux autels ,  
Ils ne se doutaient pas , ces aveugles mortels (9) ,  
Que ce qui fait en l'air foirer Jupiter même  
Constipe les humains. Dans ce désordre extrême

Tous les mets avec art furent donc confondus,  
Et les vieux cuisiniers ne s'y connaissaient plus.

Ainsi de mille objets les mélanges bizarres  
Rendirent les étrons et la merde plus rares;  
Mais grâce à leur *brouet*, les Lacédémoniens (10)  
En faisaient de gros tas au nez des Athéniens.

Les Romains à leur tour, fatigués de conquêtes,  
Imitèrent des Grecs les repas et les fêtes.

Il était loin le temps où les Fabricius  
Vivaient si sobrement. Le fameux Lucullus  
Qui sans sa gourmandise eût été si grand homme,  
Avec l'or de l'Asie introduisit dans Rome  
Ce luxe des festins où de tout l'univers  
Se trouvaient réunis les alimens divers.

En Europe où déjà régnaient tant de sottises,  
S'il se fût contenté d'apporter les cerises,  
Ce héros des gourmands par eux toujours cité  
Du grand art que je chante aurait bien mérité.  
Mais avec sa cuisine il brûla les entrailles,

Et Rome ne vit plus au pied de ses murailles  
 Ces nombreux tas d'étrons dont l'énorme grosseur  
 Aux enfans de Carthage inspirait la terreur;  
 A l'aspect de ces tas, se disaient-ils, quels hommes!  
 Par ceux que nous faisons voyons ce que nous sommes.  
 Ah! si l'état Punique eût encore existé  
 Dans ces tems où la gueule avait tout infecté,  
 Où les soldats Romains vivant en sybarites  
 Faisaient, non sans effort, des crottes si petites,  
 Qu'on eût pris tous leurs cas pour des cas de marmots,  
 Didon n'eût pas en vain tenu tant de propos (11),  
 Et Rome aurait subi le destin de Carthage.

Un vice, quel qu'il soit, aisément se propage.  
 De-là les habitans du monde alors connu,  
 Au risque de cesser d'avoir la crotte au cu,  
 Puisque tel est l'effet de la trop bonne chère,  
 Singèrent à dîner les maîtres de la terre.  
 Tant qu'on fut engoué de ce luxe fatal,  
 Sur le globe chacun chia tant bien que mal,

Et chia plus ou moins. Mais cette intempérance  
De l'Empire romain suivit la décadence.  
Les peuples revenus à la simplicité  
Refirent des étrons avec facilité ;  
Qu'ils ne prétendent pas tous ici trouver place ;  
Aux Gaulois nos aïeux il est tems que je passe.  
Mais que dis-je, aux Gaulois ? c'est remonter trop loin :  
De récits embrouillés ici qu'a-t-on besoin ?  
Ces guerriers valeureux qu'ont célébrés leurs Bardes ,  
Et qui du Capitole ayant surpris les gardes ,  
S'en seraient emparés sans quelques vieux oisons ,  
N'en doutez nullement , faisaient de gros étrons.  
Ils ont donc bien chié : les Francs les subjuguèrent ,  
Et si cela se put , encore mieux chièrent.  
Dans les Gaules alors , en dépit des païens ,  
Parut , grace à Clovis , la merde de chrétiens.  
Laissons là le berceau de notre monarchie ,  
Où les rois règnaient moins que l'affreuse anarchie ;  
Du tems des Childeberts , sur-tout de Childebrand ,  
Ce qui marque le plus , ce qu'on fit de plus grand ,

C'est qu'on fonda toujours de vastes monastères ;  
Qu'aux dépens de leurs fils enrichissaient nos pères.  
Toutefois sous leur règne et sous les Childéric ,  
Qui valaient bien autant que les deux Chilpéric ,  
Jamais plus de gros cas ne couvrirent la France.  
Les seigneurs et les serfs, sans nulle différence ,  
Les riches citadins et les gens de métier  
Mangeant à l'ordinaire un aliment grossier ,  
Tel que du bœuf bouilli , du gros pain de ménage  
Qu'on faisait à la ville aussi bien qu'au village ,  
Et l'humectant toujours avec le vin du crû ,  
N'éprouvaient nul besoin d'avoir *la flûte du crû*.  
Ils dînaient et chiaient sans faute à la même heure.  
Ils n'étaient pas si sots que de mettre du beurre  
Au bout d'une canule , ainsi qu'on fait chez nous :  
Vraiment ! ils le gardaient tout entier pour leurs choux ;  
Et leurs étrons dodus étaient presque de taille  
À tenir lieu de borne au pied d'une muraille.  
Ainsi nos bons aïeux , toujours simples d'ailleurs ,  
Pouvaient passer du moins pour de fameux chieurs.

Leurs fils, sobres comme eux, dans leur petit ménage  
Conservèrent long-tems ce salutaire usage,  
Qu'adoptèrent aussi leurs robustes enfans.  
En dignes héritiers ceux-ci plus de mille ans  
A chier tous les jours trouvèrent des délices,  
Et leurs cas comparés à des étrons de Suisses,  
Ne perdaient presque rien à la comparaison.

Des chieurs cependant s'obscurcit l'horizon.  
Il va renaître, hélas! cet art de la cuisine,  
Oublié si long-tems. Un Génois s'imagine (12)  
Qu'il est un nouveau monde; il traverse les mers,  
Et découvre en effet un nouvel univers.  
Cet exemple donné, bientôt l'Europe entière  
De ces climats si beaux se croyant héritière,  
Comme les Espagnols veut en avoir sa part.  
Portugais, Hollandais, Anglais, Français, tout part,  
Et les productions de ces riches contrées  
Dans nos avides ports à peine sont entrées,  
Qu'avec elles déjà la CONSTIPATION

Vient des peuples divers prendre possession.  
Par-tout des cuisiniers s'éveille le génie ;  
Ils osent pour la table exercer la chimie ,  
Et les mets apprêtés ne sont pas bien reçus ,  
Si des climats lointains nouvellement venus  
Les fruits empoisonneurs n'en relèvent la sauce.  
Des jus et des coulis sont passés à la chausse ;  
On les a composés de mille ingrédients  
Plus ou moins parfumés , plus ou moins échauffans.  
Sans poivre , sans girofle , et sur-tout sans muscade ,  
Les œufs seraient <sup>si</sup>doux , et l'épinard trop fade.  
Au miel a succédé le suc d'un long roseau :  
Chaque jour il fait naître un entremets nouveau  
Qu'à leurs saints directeurs présentent les dévotes.  
L'écorce d'un arbuste embaume les compotes ;  
Et le fruit que Moka sur ses brûlans coteaux  
Voyait croître et mûrir pour les Orientaux ,  
Au loin multiplié sur un sol favorable ,  
Ajoute sa liqueur aux plaisirs de la table.

Ce luxe immodéré , ces nouveaux alimens  
Durent changer bientôt tous les tempéramens.  
Tel qui , dès le matin , dans sa chaise percée ,  
Déposait chaque jour une selle pressée ,  
Voit d'abord le soleil à moitié de son tout  
Sans avoir encor pu mettre un étron au jour.  
Vers le soir cependant si le cas se décide ,  
Notre homme tout entier à l'espoir qui le guide ,  
Aux lieux accoutumés s'achemine à grands pas ,  
S'assied , pousse , repousse , enfin ne conçoit pas  
Ce qui peut de la sorte étrécir le passage ;  
Il redouble d'efforts , il sue , il est en nage ,  
Pousse de gros soupirs , et se trouve épuisé  
Lorsqu'il parvient au but qu'il s'était proposé.  
Donc de sa gourmandise il est déjà victime.  
Que s'il est quelque tems sans se mettre au régime ,  
Pour se débarrasser les efforts seront vains ;  
Il risquerait plutôt de se briser les reins.  
Alors des bons chieurs il faut qu'il se distingue ,  
Et qu'il ait tristement recours à la seringue.

Pour se clystériser je le laisse à l'écart ;  
Aux maux qu'il se donna dois-je donc prendre part ;  
Lorsqu'un sexe charmant , délicat , adorable ,  
Tenant avec raison le haut bout de la table  
Dont un hôte galant lui sert les bons morceaux ,  
Finit par être en butte à de semblables maux ?

O femmes ! repoussez ces offres séduisantes ;  
Ne vous exposez pas aux selles déchirantes ,  
Vous qui chiez si bien : oui , les plus beaux étrons ,  
Les étrons les mieux faits , les plus gros , les plus ronds ,  
Parmi d'autres talens , sont aussi votre ouvrage ;  
Oui , vous avez encor cet heureux avantage ,  
Qui , je le crois , pour vous fut toujours un secret.  
Eh ! qui peut en douter ? Votre sexe discret ,  
Quand même sous le nez il eût eu des modèles ,  
Dût-il faire jamais de sales parallèles ?

Si vous voulez savoir à quoi vous en tenir ,  
Mesdames , essayez , donnez-vous ce plaisir.  
Dans un endroit choisi , soit en rase campagne ,

Soit au sommet aigu d'une haute montagne,  
Invitez vos amis, vos époux, vos amans  
A venir en plein jour faire leurs excréments ;  
A l'endroit qui d'abord vous en paraîtra digne,  
Qu'ils déposent leurs cas sur une même ligne.  
Prenez garde sur-tout que, dans ce bataillon,  
Ne se glisse une femme habillée en garçon.  
Dès qu'ils auront fini, sur la ligne opposée  
Que votre selle alors soit aussi déposée.  
Tous les cas étant faits d'un et d'autre côté,  
Mesdames, jugez-les sans partialité :  
Je veux toute ma vie être en horreur aux Belles,  
Si les mâles étrons près des étrons femelles  
Ne semblent pas des nains à côté des géans,  
Tant les uns sont petits, les autres gros et grands.  
Tel dut paraître Hercule en face des Pygmées ;  
Tels seront les Anglais auprès de nos armées,  
Mais le fait est certain ; je l'ai vérifié (13) ;  
Même aux Dames jadis j'ai parfois envié

Ce plaisir exclusif. Un jour, dans ma jeunesse,  
Allant au rendez-vous donné par ma maîtresse,  
Et comme elle arrivé plutôt qu'il ne fallait,  
Voilà que tout-à-coup j'entends faire un gros pet :  
Le bois en retentit. Je ne perds pas la tête ;  
Et *pressant le cas*, je me fais une fête  
Du coup-d'œil ravissant qui bientôt va s'offrir.  
J'avance à petits pas ; (j'aurais voulu courir)  
Je m'approche, et soudain le fessier de Thémire  
Présente à mes regards le plus beau point-de-mire  
Que jamais on ait eu ; je m'arrête et me tais :  
Elle était occupée à pondre un étron frais.  
Heureusement pour moi, la matière était dure,  
Et je pus à loisir contempler la nature.  
Mais ce moment, hélas ! ne fut pas tout plaisir :  
Car la Belle en chiant poussa plus d'un soupir.  
Aussi-tôt qu'elle a fait et torché son derrière,  
Elle fuit ; moi je cours *inspecter* la matière :  
Quelle crotte, grands Dieux ! non, je n'aurais pas cru  
Qu'un tel échantillon pût sortir de son cu,

Si , guidé par l'amour et mon heureuse étoile ,

Je n'eusse pas tout vu sans obstacle et sans voile.

On sent bien que jamais je ne me suis vanté

De ce beau mouvement de curiosité.

Quand je la retrouvai , Thémire , d'un air tendre ,

Me dit qu'une autre fois elle viendrait m'attendre ;

Je convins de mon tort , et me fis excuser

Par un tort moins réel , par le vol d'un baiser.

Peut-être que tout autre , après cette aventure ,

Eût fait le dégoûté : quant à moi , je vous jure

Que je n'y pensai pas la minute d'après.

Au contraire , ayant vu quelques appas secrets ,

Mon transport amoureux s'accrut près de Thémire.

Après tous les écarts d'un mutuel délire ,

Nous nous dîmes adieu jusques au lendemain ,

Et pour se retirer chacun prit son chemin.

Mais cessons de courir au gré de nos caprices ;

Thémire avait deux fois mangé des écrevisses

La veille du grand jour où je la vis chier ,

Et ce n'est pas ici le cas de l'oublier :

C'est ce qui lui fit faire une crotte si dure.

Regardez donc de près à votre nourriture (14),  
 Mesdames, si toujours vous voulez sans douleur  
 Pondre de ces étrons surpassant en grosseur  
 Les étrons les plus forts que ferait un Hercule,  
 Et laisser aux marchands et seringue et canule:  
 Souvenez-vous sur-tout que les plus jolis traits,  
 Les charmes, la beauté, les graces, les attraits,  
 Cessent de rehausser l'éclat de la figure,  
 Tant que le cas n'est point au train de la nature.  
 Quand une femme chie avec difficulté,  
 La laideur même alors remplace la beauté.  
 Eh! qui pourrait souffrir sans faire des grimaces?  
 Ces femmes à grands tons qui garnissent de glaces  
 Les lieux les plus secrets, savent bien qu'en penser.  
 Je suis loin de vouloir ici les offenser:  
 Je les respecte trop et je leur rends hommage;  
 Seulement je voudrais que la glace en usage  
 Dans le boudoir obscur aux selles consacré,  
 Jamais ne réfléchît un visage altéré.  
 Ainsi que le beau-sexe à table s'émancipe,

Sans trop courir après l'aliment qui constipe ;  
De chier rondement c'est le plus sûr moyen.

Par malheur je suis seul à prescrire le bien.  
Que d'auteurs avant moi (sans doute, ils étaient ivres)  
Sur l'art de la cuisine ont composé des livres ,  
Qui sont lus si souvent , si souvent feuilletés ,  
Que de graisse noircie ils sont tout infectés !  
Il est vrai que ceux-là ne sont plus en usage  
Que parmi les rentiers du quatrième étage ,  
Qui touchant cent écus au plus tous les six mois ,  
N'ont que le tems de lire et de lécher leurs doigts.  
Quelques moines encore et d'autres gens d'église  
Gardent ces vieux témoins d'un peu de gourmandise.  
Deux autres plus nouveaux , plus fêtés , plus courus  
Parviendront , je le crains , à boucher tous les culs ;  
J'entends les culs de ceux que leur grande fortune  
Distingue seulement de la classe commune ,  
Et qui sous nos tyrans *se disant des Brutus* ,  
A dîner aujourd'hui tranchent des Lucullus.

Des faciles étrons, ô cuisine ennemie (15)!

*L'Almanach des gourmands et la Gastronomie,*

Avec assez d'éclat t'ont remise en vigueur!

Combien ne dois-tu pas à l'un et l'autre auteur!

Que de goinfres dans peu leurs livres ont fait naître!

Que de mets inconnus n'ont-ils pas fait connaître?

On sert chez nos Crésus ces mets délicieux;

On les voit : et comment n'y toucher que des yeux?

Mais défiez-vous-en, ô mes chers prosélytes!

La bonne chère est douce, amères sont les suites.

En docteur insensé, je ne vous dirai pas:

Brûlez-moi *le Poëme et les trois Almanachs;*

Je les aime un peu trop; ils sont pleins d'élégance,

D'esprit et de gaieté, bonne denrée en France;

De ma bibliothèque ils parent les rayons,

Et je n'en ferai pas chaque jour moins d'étrons;

Tant que sur mes moyens réglant ma nourriture,

Il faudra me borner à leur simple lecture.

Cette prose et ces vers doivent être goûtés,

Plus que les mets fameux qu'ils ont tant exaltés;

Loin de les condamner, je veux donc qu'on les lise,  
Mais en se plastronnant contre la gourmandise.

Toutefois pour chier des étrons gros et gras,  
De simples alimens ne vous suffiront pas :  
Domptez vos passions, dont la fougue fatale  
Interrompant le cours de la vie animale,  
Vous nuirait encor plus que des mets succulens.

Regardez cette vierge à la fleur de ses ans (16) :  
Son cœur a-t-il parlé ? c'en est fait, son derrière  
Ne rendra presque plus de fécale matière.  
Livrée à son amour, son corps est oublié ;  
En elle, hors le cœur, tout est pétrifié.  
N'attendez pas d'étrons, tant que cet état dure.  
Mais en proie à des maux de la même nature,  
Son vainqueur ose-t-il lui faire un doux aveu ?  
Soudain le corps s'anime et reprend tout son jeu ;  
On n'a plus comme avant un air d'insouciance ;  
Des amans satisfaits l'appétit recommence ;

Ils cèdent l'un et l'autre au besoin renaissant ;  
Et mangeant comme quatre , ils chieront comme cent.

Ce n'est pas l'envieux qui chiera de la sorte ;  
Et je ne le plains pas : qu'il chie ou non , qu'importe ?  
Dois-je m'intéresser à ce reptile affreux ,  
Qui sèche de dépit en voyant des heureux ?  
Ah ! plutôt de mes mains je brûlerais mon livre ,  
S'il faisait chier ceux qui ne devraient pas vivre.  
Non , nōn ; que l'envieux constipé pour jamais  
Crève un jour en voyant les étrons que je fais.

Ces jeunes insensés qui prodiguant leurs veilles ,  
Sont près d'un tapis verd tout yeux et tout oreilles ,  
Songent-ils seulement tant qu'ils ont un écu ,  
Qu'à la longue le jeu leur calfeutre le cu ?  
Chaque perte qu'ils font leur alonge la mine ;  
Enfin un dernier coup consomme leur ruine ;  
Et si le désespoir n'abrège pas leurs jours ,  
C'est alors seulement que reprenant son cours

La merde agglomérée à grands flots se débonde.  
Pour qu'un brelandier chie, il faut qu'il soit au monde  
Sans or et sans crédit, et trouve cependant  
Quelque chose de bon à mettre sous la dent.

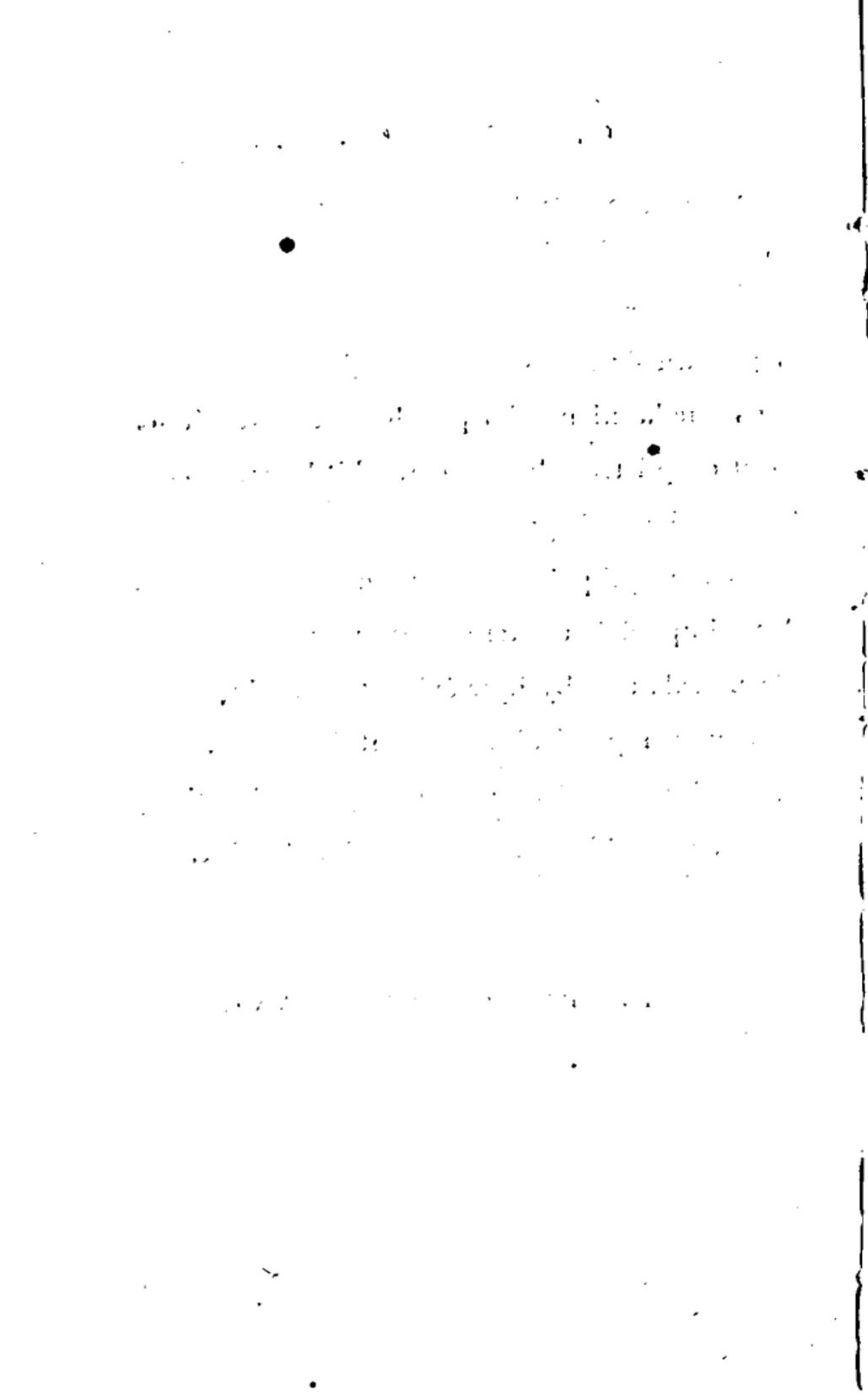
Voyez l'ambitieux : il passera sa vie  
A briguer les honneurs : il craint pendant qu'il chie,  
Ou pour être plus vrai, pendant qu'il veut chier,  
Il craint que ses rivaux qu'il cesse d'épier  
Le tems juste de prendre et de rendre un clystère,  
N'obtiennent ce qu'il veut des puissans de la terre.  
Aussi les lavemens ne lui font presque rien :  
Ce n'est pas en fumies qu'il laissera du bien.  
Mais dans ses intestins la merde qui fermente,  
Comme sa passion, nuit et jour le tourmente ;  
Si pourtant il renonce à tous ses vains projets,  
Qu'il refera gaiement des étrons et des pets !

Après l'ambitieux j'attaquerai l'avare :  
Par exemple, c'est lui dont le cas est bien rare.

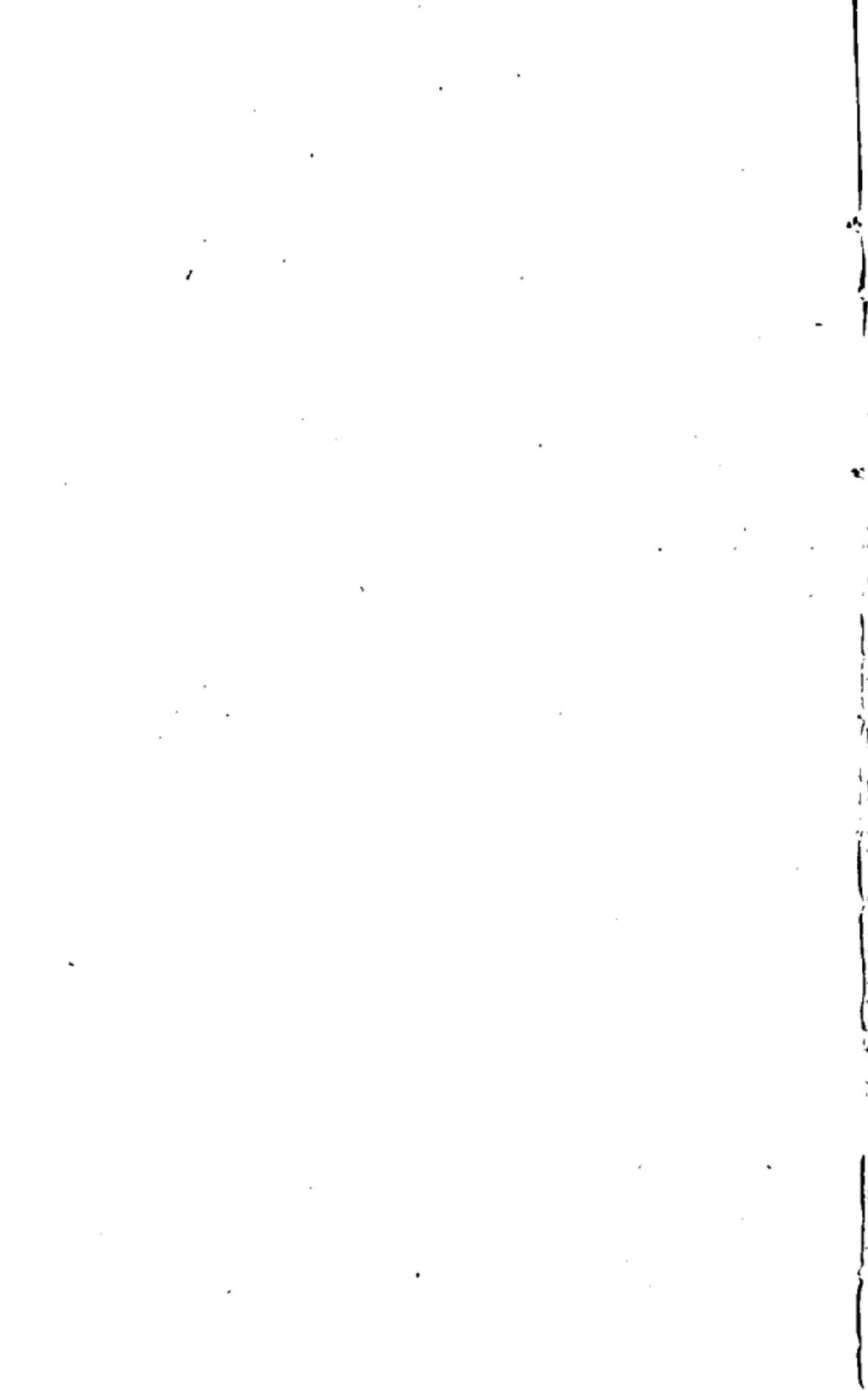
Au monde n'ayant rien de plus cher que son or,  
Pour vivre il ose à peine effleurer son trésor.  
Il ne dort que d'un œil ; la nuit , l'autre est sans cesse  
Cloué sur les écus que renferme sa caisse.  
Mangeant peu, dormant moins, toujours dans la frayeur,  
Est-il donc étonnant qu'il soit petit chieur ?  
De se clystériser jamais il ne s'avise ;  
Selon lui , ce serait une grande sottise  
De prendre par le cul ce que le plus souvent  
Sa bouche desséchée implore vainement.  
Enfin , quand de chier il lui prend quelqu'envie ,  
Cet instant croît encor le malheur de sa vie ,  
Et pour ne pas quitter ses lingots superflus ,  
Le ladre avec plaisir ferait caca dessus.  
Tout constipé qu'il soit , il va vite en besogne ;  
La crotte paraît-elle ? à la hâte il la rogne ;  
Sans y mettre le nez , on peut être certain  
Qu'à son cul chaque fois il remporte un crottin.  
Si chichement il chie , il vesse en abondance.

Ainsi des passions la sotte extravagance,  
Aux dépens d'un besoin qui règle la santé,  
Amène des étrons l'extrême rareté.  
Depuis un siècle assez on a prêché morale,  
Sans que la mienne ici plus longuement s'étale.  
Tout ce qui trouble l'ame amollit les ressorts  
Dont le jeu doit pousser les excréments dehors.  
Vous donc qui prétendez apprendre comme on chie,  
A la simplicité consacrez votre vie;  
Au moral, au physique évitez tout excès,  
Et je vous répondrai hardiment du succès.  
Mais si dans ses écarts en aveugle on s'obstine,  
Un jour les vidangeurs crieront à la famine.

FIN DU PREMIER CHANT.



**LA CHÉZONOMIE,**  
**CHANT DEUXIÈME.**



---

## CHANT DEUXIÈME.

---

**L**E mal qui du bas-ventre empêche l'intestin  
De s'ouvrir au caca le soir ou le matin ,  
De nos riches gourmands est le triste apanage ,  
Ou rarement du moins le pauvre le partage.  
Ainsi dans ce bas monde on ne peut tout avoir.  
Vous donc qui l'éprouvez, et qui voulez savoir  
Pourquoi le sort jaloux , le sort inexorable  
Trouble ainsi le plaisir que vous goûtez à table,  
Du pauvre comparez les simples alimens ,  
Les pénibles travaux , les forts tempéramens ,  
A vos mets recherchés , à votre vie oisive ,  
Et de toute vigueur sans cesse destructive :  
La différence est grande, il faut en convenir ;  
Voilà d'où le mal vient , d'où le mal doit venir.

Le pauvre, autant qu'il peut, suit de près la nature (17) :  
C'est pour vivre en un mot qu'il prend sa nourriture.

Voyez cet ouvrier, voyez ce laboureur :  
Quel repas les attend au retour du labeur ?  
Ce sont des haricots et des pommes-de-terre  
Que leur a préparés la bonne ménagère :  
Voilà les mets d'usage. Une fois par hasard ,  
Et c'est un grand régal , ils ont des choux au lard.  
Mais combien de repas auxquels , pour tout potage ,  
Ils n'ont avec leur pain qu'un morceau de fromage !  
Ce n'est pas trop ; aussi la CONSTIPATION  
Est-il un mal qu'à peine ils connaissent de nom.  
Le besoin de chier toujours avant l'aurore  
Chez eux se fait sentir et très-souvent encore  
Lorsqu'au plus haut des cieux l'astre éclatant du jour  
A fait pompeusement la moitié de son tour ,  
Ou que près d'achever sa brillante carrière ,  
Il plonge dans les flots un reste de lumière.  
Si vous avez parfois trouvé quelques goujats  
Faisant au pied d'un mur péniblement leur cas ,  
C'est qu'ils avaient mangé de l'ail et des saucisses ,  
Où monsieur *Tranchelard* avait mis trop d'épices.

Alors les malheureux ils font de grands efforts ;  
On croirait à les voir qu'ils ont le diable au corps.  
Mais ils n'ont tant de peine à se tirer d'affaire  
Qu'après s'être écartés du régime ordinaire ;  
Cette crise avec eux ne dure qu'un moment ,  
Et sans faute demain ils chieront librement.  
Heureux et doux état ! précieux privilège  
Qui me rappelle encor les beaux jours du collège !  
C'est là qu'on chait bien ; qui ne s'en souvient pas ?  
Qui passait un seul jour sans faire au moins un cas ?  
Pour moi j'en faisais deux , et quelques camarades  
En faisaient jusqu'à quatre avec des pétarades.

O toit hospitalier , maison de Montaigu ,  
Qu'avec sécurité dans tes murs j'ai vécu !  
Cependant quelle école et quel régime austères !  
Que de soins , d'abstinence entre les deux prières !  
Le matin , quand les coqs commençaient à chanter ,  
D'abord à bas du lit il me fallait sauter ,  
M'habiller à-peu-près , me mettre à mon pupitre ,

Griffonner du latin , apprendre maint chapitre ,  
Et me chauffer , l'hiver , en soufflant dans mes doigts :  
Car on ne fait du feu que quand on a du bois.  
Au bout d'une heure un quart cette première étude  
Menait au déjeuner : j'en avais l'habitude ,  
Et m'en serais toujours assez bien acquitté ,  
Si j'avais toujours eu du pain en quantité.  
Mais soyons en tout point historien fidèle :  
Nous allions faire avant un tour à la chapelle.  
Après le déjeuner , quoiqu'à jeun la plupart ,  
Il fallait , de la fable imitant le renard ,  
Pour réciter Salluste ou mal traduire Horace ,  
Aller sur d'autres bancs prendre chacun sa place.  
Hélas ! que ne vit-on de grec et de latin !  
L'étude succédait aux classes du matin.  
L'heure venait enfin d'aller au réfectoire ,  
Où se trouvait toujours moins à manger qu'à boire ;  
C'est là qu'étaient servis , non pas de bons gigots  
Tendres comme rosée , et cuits bien à propos ,  
Mais des plats copieux d'un excellent légume .

Qu'on broyait sous la dent comme sur une enclume ;  
Des haricots fort durs qu'on disait de Soissons ,  
Qui tous les vendredis tenaient lieu de poissons ,  
Et d'autres jours passaient pour du veau de Pontoise.  
Au chef des marmitons souvent on cherchait noise ;  
Comme il n'était pas homme à s'effrayer du bruit ,  
Notre souper n'était ni meilleur , ni plus cuit :  
Toujours de haricots une large gamelle (18) ,  
Et pour les engraisser quelques bouts de chandelle  
Parfois liaient la sauce. Etait-ce un accident ?  
Au moins le croyait-on , sans perdre un coup de dent.  
Ce régime existait durant toute l'année (19) ;  
Comme allait le matin , allait l'après-dînée.

Toutefois de ces murs les jeunes habitans ,  
Malgré cette rigueur étaient gais et contents.  
A cette vie active et réglée et frugale  
Ils devaient la santé qu'au monde rien n'égale ;  
Et si courte que fût la récréation ,  
Elle suffisait bien à la digestion.

Du matin jusqu'au soir avec de longues mines (20)  
Quelle foule empressée assiégeait les latrines,  
Restes d'un bain public ou d'un temple païen,  
Qu'avait construit jadis l'empereur Julien!  
Des rats de la maison c'était la métropole (21);  
Ils y tenaient sabbat, ils y tenaient école,  
Où les jeunes ratons apprenaient des plus vieux  
A vivre d'air puant et de merde comme eux;  
Ils ne trouvaient ailleurs aucune victuaille;  
Rien ne traînait chez nous, pas même un brin de paille.  
Aussi demeuraient-ils au paternel logis,  
Et n'étaient point tentés de courir le pays;  
Quelques-uns cependant osaient venir en classe,  
Alléchés, à coup sûr, par l'odeur de la crasse  
Qui couvrait les auteurs remis entre nos mains:  
Heureux, s'ils revoyaient leurs foyers souterrains!  
Pour nous en vrais croyans, en fermes catholiques,  
Nous faisons tous caca sur ces débris antiques.  
En vain on se hâtait : pour les besoins pressans  
Trente sièges de front n'étaient pas suffisans,

Et si trente chieurs y desserraient les fesses ;  
Cent autres candidats par de fréquentes vesses ,  
Par des trépignemens et des contorsions ,  
Témoignaient le desir d'entrer en fonctions.  
L'un pour céder plutôt une place exigée ,  
Renfonçait le haut bout d'une crotte allongée ;  
Pour un de ses amis un autre par pitié  
D'un cas moitié dehors retardait la moitié.  
Ceux-ci , culottes bas , déjà prêts à tout faire ;  
Et las d'attendre en vain le siège d'un confrère ,  
Chiaient modestement sur le pavé des lieux ;  
Encore plus pressés ceux-là faisaient bien mieux :  
Vite ils se soulageaient ; mais toute la journée  
Ou la classe , ou l'étude était empoisonnée :  
C'est que les malheureux , dans leur triste embarras ,  
Avaient souillé d'abord l'étui des pays-bas ,  
Et que n'en ayant qu'un , c'était sur leur derrière  
Que séchaient et culotte et fécale matière.

Quand la nuit arrivait , ( alors on n'y voit rien )  
S'ils se parlaient entr'eux , les chieurs faisaient bien :

Régnait-il au contraire un trop profond silence ?  
Gare les *quiproquo* , gare quelque indécence :  
Car d'autres survenaient pour le même besoin ,  
Qui n'entendant parler ni de près , ni de loin ,  
Et croyant rencontrer une place vacante ,  
Se trouvaient tout-à-coup trompés dans leur attente ,  
Et qui , sans le vouloir , dans ce cas imprévu ,  
Au premier occupant faisaient baiser leur cu.

Dirai-je tous les cas ou les étrons sans nombre  
Qu'on jetait dans la rue à la faveur de l'ombre ,  
Les uns empaquetés dans des bonnets de nuit ,  
Les autres dans des sacs comme l'excellent fruit  
Qui de Fontainebleau dore la riche treille ?  
Que de fois les passans en ont eu sur l'oreille ,  
Et du coup étourdis , ou craignant un malheur ,  
Se sont mis à crier : *A la garde ! au voleur !*  
Dirai-je encore ici les vents de toute espèce ,  
Depuis le pet pimpant jusques à l'humble vesse ,  
Qui se faisaient entendre ou seulement sentir ,

Suivant la liberté qu'ils avaient de sortir ?  
Par un heureux hasard , durant quelque'exercice (22) ,  
Qu'un maître vint à faire une absence propice ,  
Soit pour aller péter , soit pour aller chier ,  
(Car le maître chiait autant que l'écolier )  
Par un *chemin couvert* , une étroite ouverture  
Que de pets s'élançant de leur prison obscure  
Précipitaient leur vol dans les airs infectés !  
Que d'autres les suivaient coup sur coup répétés ;  
Semblaient en se choquant se disputer la place ,  
Et loin de leur pays se perdaient dans l'espace ,  
Comme s'ils eussent craint , après s'être échappés ;  
De faire la culbute et d'être rattrapés !  
Des fenêtres alors tremblaient toutes les vitres ;  
On eût pu voir sauter bancs , tables et pupitres ;  
Et quand il avait lieu , ce joli carillon ,  
Seul il valait un mois de récréation .  
Ainsi de bons soldats rangés dans une plaine ;  
Même au sein de la paix sont tenus en haleine ;  
Leur tonnerre est chargé , tout est prêt : au signal

Mille coups redoublés font un bruit infernal.  
Tels encore à la voix du Dieu qui les gouverne,  
Les aquilons fougueux sortant de leur caverne,  
Avec rapidité s'élèvent dans les airs,  
Et dans leur choc terrible ébranlent l'univers.

Voilà des haricots l'effet inévitable ;  
Or tout le monde peut en avoir sur sa table ;  
On peut y joindre encor des choux et des navets :  
Et des milliers d'étrons , de vesses et de pets  
En seront le produit. Mais pour un certain monde,  
Ce n'est pas là-dessus que le dîner se fonde.

— Pour moi dont l'estomac a peine à s'arranger  
Même d'un goujon frit , puis-je donc en manger ,  
Va me dire d'abord un jeune sybarite ?  
Ma foi ! j'aimerais mieux renverser la marmite.  
Je le veux , qu'on en donne aux pauvres écoliers  
Qui n'avaient rien de mieux au sein de leurs foyers ;  
Qui s'y désaltéraient avec l'eau d'une cruche ,

Et se sont fait ainsi des estomacs d'autruche.  
 Mais moi qui fus choyé dès mes plus jeunes ans;  
 Moi qui ne fus nourri que de mets succulens,  
 Et pour qui tout exprès dès l'aube matinale  
 Un pourvoyeur parcourt le carreau de la halle,  
 Vous voulez qu'aujourd'hui je me bourre de choux,  
 Comme font les lapins que vous mangez chez vous!  
 Qu'à de gras ortolans comme un sot je préfère  
 Vos haricots venteux et vos pommes-de-terre!  
 Et que me ravalant au niveau des valets,  
 Je crève dans ma peau boursoufflé de navets!  
 Et cela pour chier à votre fantaisie!  
 Non, non, petit docteur, je n'en ai nulle envie;  
 Si je suis constipé, je veux l'être toujours:  
 Ce n'est qu'à la canaille à chier tous les jours. —

— Monsieur le constipé, (que Dieu vous soit en aide)  
 Pourquoi donc prenez-vous remède sur remède?  
 Quoi que vous en disiez, votre cul n'est à l'eau,  
 Que pour vous alléger d'un trop pesant fardeau.

Vous ne l'ignorez pas ; car enfin plus on mange,  
Plus dans nos intestins il s'amasse de fange ;  
Plus on est échauffé , plus elle s'épaissit ,  
Et comme des cailloux la merde se durcit.  
Après les longs tourmens d'une selle forcée ,  
Souvent votre œil plonge dans la chaise percée :  
Qu'y vîtes-vous alors ? quelques petits crottins  
Ressemblant pour la forme à des *diablotins* ,  
Pour la couleur au diable ; au moins c'est l'ordinaire ;  
Et bien souvent aussi vous vîtes de l'eau claire ,  
Si claire elle peut être en jaillissant du cu.  
Vous voulez donc chier , oui , j'en suis convaincu :  
C'est ce que m'ont prouvé vos lavemens sans nombre :  
Et las de conserver tous vos étrons à l'ombre ,  
Vous voulez , je le vois , en lâcher quelques-uns ,  
Dussiez-vous ressembler aux gens les plus communs ;  
Mais vous ne voulez pas changer votre régime.  
Prenez garde pourtant d'en être la victime.  
En vain pour éviter les plus cruels tourmens ,  
Vous prendrez chaque jour deux ou trois lavemens :

Jamais vous ne chierez la dose nécessaire ,  
Tant que vos mets exquis pourront seuls vous complaire.  
Puisque vous rejetez choux , navets , haricots ,  
Je n'insisterai pas ; et changeant de propos ,  
Je veux être avec vous un médecin traitable.

Qu'à déjeuner d'abord on couvre votre table  
De fruits mûrs et fondans , ou de beurre ou de lait.  
Ne buvez que de l'eau ; si l'eau seule déplaît ,  
Avec un peu de vin de la basse Bourgogne  
Vous pouvez la rougir , sans vous rougir la trogne.  
Par hasard , le matin , préférez-vous le blanc ?  
Trempez-le ; seul encore il échauffe le sang.  
Point de café sur-tout : cette liqueur perfide ,  
Loin de vous relâcher , vous retient au solide.  
Les hures , les pâtés , les languets , le jambon ,  
Quand ils seraient d'Amiens , de Troye ou de Vierzon ,  
Gardez-vous d'y toucher ; toutes ces cochonailles ,  
En flattant le palais , consomment les entrailles.  
Dès ce premier repas , suivez donc mes leçons ;  
Il prépare de loin le sentier des étrens.

Peut-être le dîner offrira plus d'obstacles ;  
Mais suivez mes avis, je ferai des miracles.  
Choisissez prudemment parmi les mets divers (23),  
Que la terre produit, qu'on trouve au sein des mers,  
Choisissez, dis-je, ceux que la simple nature  
Désigna de tout tems pour votre nourriture :  
Ceux-là sont les meilleurs qui coûtent moins de frais.  
Pour ceux dont l'art perfide a seul fait les apprêts,  
De tous un constipé ne doit pas faire usage.  
Ordonnez donc d'abord qu'on vous serve un potage  
Où l'oseille ait fondu ses sels rafraîchissans.  
Plus de ces consommés, plus de ces restaurants,  
Dont l'âcreté mordante et toujours si nuisible  
Au bonheur de chier vous rend inaccessible.  
Qu'un chapon au gros sel, un moelleux ris-de-veau,  
Un poulet gras au blanc, un tendre fricandeau  
Relèvent le potage, un jour l'un, un jour l'autre.  
Vous n'avez pas sans doute oublié que l'apôtre  
Mangeait ce qu'il trouvait : serez-vous malheureux  
De n'avoir qu'un seul plat, s'il est délicieux ?

J'approuve cependant , quand l'appétit domine ,  
Qu'un entremets léger augmente la cuisine ,  
Tel que des épinards apprêtés au bouillon ,  
Ou tantôt le chou-fleur et tantôt le cardon.  
L'asperge de Hollande est encore un légume  
Qui vous réglera , du moins je le présume :  
Mangez-en quelquefois , mais n'en mangez pas tant ,  
Si vous appréhendez de pisser trop puant.  
Quant à votre dessert , un fruit doit vous suffire.  
Voilà comme à dîner il faudra vous conduire.

Pour m'expliquer aussi sur l'article du vin ,  
Je n'en permets pas plus le soir que le matin .  
Mais comme le vin pur , après un bon potage ,  
Fait tort au médecin , suivant un vieil adage ,  
Gagnez donc votre écu : car avec ces docteurs ,  
On n'en a jamais trop ; quand on craint les malheurs .  
Au reste , un doigt de vin ; s'il est bon , ne peut nuire  
A celui qui le prend ; et j'ose vous prédire  
Qu'au bout de quelques jours de si simples repas  
Vous feront vers le but avancer à grands pas .

Depuis qu'on dîne à l'heure où soupaient nos grands-pères,  
Dans beaucoup de maisons on ne soupe plus guères :  
Cependant pour conseil prenez votre appétit.  
A ce dernier repas, si le cœur vous en dit,  
Vous observerez donc plus de régime encore,  
Dût la faim vous chasser du lit avant l'aurore,  
On pourra vous servir, sans crainte d'accident,  
Quelques pruneaux de Tours qui fondront sous la dent,  
Un bouillon très-léger, des groseilles confites,  
Une tasse de lait, ou bien des pommes cuites.  
Comme il faut s'abstenir de graisser le couteau,  
Je vous conseille encore un œuf ou deux à l'eau.  
Le soir, c'est suffisant, et vous seriez peu sage,  
Même ayant appétit, de manger davantage,  
Eût-on le ventre libre, ou fût-on constipé,  
On ne mourut jamais pour n'avoir point soupé.  
C'est en vous conformant à ces loix salutaires,  
Que vous ferez un jour des êtres ordinaires.

Il est bien d'autres mets dont l'usage fréquent (24)  
Eteindra la chaleur qui durcit l'excrément;

Et si j'allais'ici tour-à-tour vous les dire ,  
Peut-être que l'ennui vous prendrait à me lire ;  
Or l'ennui qui , dit-on , n'engraisse que les sots ;  
Seul peut nous constiper. Il est donc à propos  
Qu'après avoir prescrit ce que vous devez prendre ,  
Quand votre cul mutin s'obstine à ne rien rendre :  
Il est , dis-je , à propos que vous sachiez aussi  
Où l'on doit s'arrêter , quand on a réussi.

Comme on a distingué différens pets et vesses (25) ,  
De même il est de cas différentes espèces :  
Le premier malgré lui sortant des intestins ,  
Se coupe , se divise en très-petits crottins ;  
C'est malheureusement un cas trop à la mode ,  
Le plus pénible à faire et le plus incommode ;  
Et jamais il ne vient qu'on ne l'ait arrosé.

Le second à paraître un peu plus disposé  
Se pousse avec lenteur , en crottes se partage ,  
Et fait toujours monter des couleurs au visage ,

Si par la voie étroite il prétend s'allonger  
Et faire son chemin sans secours étranger.  
Des Dames , je le sais , c'est le cas ordinaire ;  
Tous les deux ou trois jours c'est leur plus grande affaire ;  
Elles l'ont fort à cœur et n'en ont le cul net ,  
Qu'après une heure au moins passée au cabinet.  
Mais les crottes souvent resteraient suspendues ,  
Sans les précautions aux Dames si connues ;  
L'eau de pariétaire ou de graine de lin  
Vient mettre à la raison le cas le plus malin ;  
Et même quelquefois c'est un suppositoire  
Dont le jeu répété seul obtient cette gloire.  
Je plains de tout mon cœur celles qui font ces cas ;  
Que ne puis-je aujourd'hui les tirer d'embaras !

Le troisième est le cas , le seul par excellence ,  
Se composant d'étrons sortis avec aisance ,  
D'étrons tels qu'on les fait quand on se porte bien ,  
D'étrons dont la couleur , l'odeur et le maintien  
Aux trois quarts des chieurs causent tant d'alégresse ,

Que c'est presque toujours à regret qu'on les laisse.  
Ce qui console alors, c'est qu'on se croit certain  
De pouvoir en chier autant le lendemain.

Après cet heureux cas les autres moins solides  
Paraissent en grand nombre au tems des fruits acides ,  
Et dans le tems encore où sur mille coteaux  
Du nectar de Bacchus on remplit les tonneaux.  
A cette douce époque, âge d'or de l'année ,  
Où l'automne paraît de pampres couronnée ,  
Ceux qui sont constipés, c'est qu'ils le veulent bien ,  
Car on chie aisément, même on foire d'un rien.  
Ainsi dans la saison où l'on voit la groseille ,  
Le brillant bigarreau , la cerise vermeille  
Suspendant à l'envi leurs globules nouveaux ,  
De rubis éclatans parer les verts rameaux ;  
Dans cette autre saison des mortels plus chérie ,  
Où la grappe vineuse en chantant est cueillie :  
Qui n'a pas remarqué sur le bord des chemins  
D'énormes tas couverts de noyaux , de pépins ?

Ces tas si copieux sont plus ou moins fluides,  
Et pour auteurs ils ont ou des enfans avides,  
Ou de grès paysans ou des manouvriers,  
Qui gourmands de ces fruits les mangent tout entiers;  
Peut-être c'est aussi pour que rien ne se perde.  
Ces cas sont composés ou de BRAN ou de MERDE (26);  
Et pour s'y reconnaître à des signes certains,  
De tous les curieux les efforts seraient vains,  
Si je n'éclaircissais un instant la matière.  
L'un gras et bien nourri porte sa tête altière  
Comme le chêne antique ou le roc sourcilleux;  
Il ne s'élève pas, il est vrai, jusqu'aux cieux,  
Mais il en prend la route et monte en pyramide:  
Tel est un tas de bran. La merde est plus liquide,  
Et malgré les noyaux ou les nombreux pépins  
Dont l'appui lui promet de plus heureux destins,  
A peine elle est dehors, à peine est-elle en place,  
Qu'elle perd en hauteur pour gagner en surface.  
Ces cas sont bien communs; j'en ai vu de pareils  
Desséchés par les vents, cuits par de grands soleils;

Les os perçaient la peau ; c'était de vrais squelettes ,  
Que les petits garçons appellent des *gallettes* ;  
Ils les heurtent du pied , les prennent à la main ,  
Et ce qui peut passer pour un jeu de vilain ,  
C'est qu'ils s'en font entr'eux , quand on ne les arrête,  
Des masques sur le nez , des chapeaux sur la tête.  
De-là tant de noyaux au loin éparpillés ,  
(Car ils ne sont pas tous par la chaleur grillés )  
De-là tant de noyaux s'enfonçant dans la terre ,  
Font venir des pruniers où vous n'y comptiez guère ;  
De-là ces pruneaux noirs circulant dans Paris (27)  
Après *quasimodo* sont vendus à vil prix ,  
Et conservant le goût de leur sale origine ,  
Vous font aller par bas comme une médecine.  
Au reste , ces cas-là , quoiqu'ils soient prodigués ,  
Après les beaux étrons sont les plus distingués ,  
Et valent mieux cent fois que des selles factices.  
Je souhaite aux lecteurs , je souhaite aux lectrices  
Qui font avec effort une crotte par jour ,  
De faire de la merde et du bran tout-à-tour ;

Mais sans aller plus loin : car après vient la foire ,  
Et c'est de tous les cas , si j'ai bonne mémoire ,  
Le plus désagréable et le plus malheureux :

Évitez donc les mets qui vous rendraient foireux ,

Il en est qui d'abord ne semblent point contraires ,  
Et qui de votre cul vous feront tributaires :

Tel est le veau qu'on mange aussi-tôt qu'il est né.

Hélas ! je me souviens d'un tems infortuné ,

Où je fus tout un mois en butte à la courante ;

Et j'avais cependant une faim dévorante ,

Qui renaissant toujours , toujours entretenait

L'incommode besoin d'aller au cabinet ,

A peine de retour , croyant en être quitte ,

Vîte il fallait y faire encore une visite ,

Que j'ai rempli souvent le vaste pot de nuit

Pour de petits besoins placé près de mon lit !

Toutefois j'aurais pris mon mal en patience

Sans la vivacité , sans cette pétulance ,

Que nous partageons tous au printemps de nos jours :

Quoi qu'en disent les vieux, il faut qu'elle ait son cours.  
Je n'écoutais personne. Un oncle dont la cure  
Valait trois mille francs, bien payés en nature,  
Me gourmandait sans cesse et me prêchait en vain.  
J'étais donc tous les jours par voie et par chemin,  
Et j'allais avec lui tantôt chez un confrère,  
Tantôt chez un seigneur qui faisait bonne chère.  
Au petit presbytère ou dans le grand château  
On se rendait à pied, en voiture, ou par eau,  
Et l'éloignement seul décidait la manière  
De faire le voyage. O mon pauvre derrière!  
Que de fois en chemin je t'exposai tout nu  
Aux injures de l'air, comme le plus vil cu!  
Il le fallait, ou bien foirer dans mes culottes.  
Arrivés, nous mangions civets et matelottes,  
Et oailles et pigeons, et perdrix et faisans,  
Et beaucoup d'autres mets délicats, succulens.  
Quand on n'est pas plus sobre alors qu'on a la foire,  
Et qu'on veut sans raison jouer de la mâchoire,  
On la garde, on l'augmente, et loin de s'en guérir,

Pour foïrer à la hâte, il faut toujours courir :  
Car on sait qu'il n'est pas moyen qu'on se retienne.  
Le reste de mes jours j'aurais gardé la mienne,  
Si je n'avais pas eu l'honneur et les profits  
De quelques grands dîners les meilleurs que je fis.  
Le lecteur pénétrant sans doute me devine :  
Comme moi de Clervaux il connut la cuisine.  
Bienheureux Bernardins, pourquoi n'êtes-vous plus ?  
Qui savait mieux que vous manger le superflus ?  
Pendant huit jours entiers je fus à votre table,  
Et mon flux d'excrémens jusqu'alors incurable,  
Se passa tout-à-coup, grace aux coulis sans fin,  
Dont on assaisonnait chevreuil et marcassin.  
Mais à ces bons morceaux qui firent mes délices,  
On n'avait pas sans doute épargné les épices ;  
Je n'y prenais pas garde, et j'avais soin sur-tout  
De voir si tous les vins étaient du même goût.  
Dieu sait comme en huit jours j'ai sablé du Champagne !  
Ces lieux furent pour moi le pays de cocagne,  
Un véritable Eden ; enfin j'étais venu

Avec l'estomac faible , avec-la foire au su ;  
Je prenais sans raison double et triple pitanee ,  
Jamais je n'avais fait une telle bombance ;  
Je mangeais plus qu'un moine ; et lorsque j'en sortis ,  
Je crois que j'emportai tout ce que j'avais pris.  
Puisque je vis encor , j'ai fini par tout rendre.

Vous qui foirez aussi , n'allez pas vous attendre  
A semblable bonheur ; car si j'ai réussi ,  
Il n'en est pas moins fou de se conduire ainsi.

Et vous dont l'estomac aisément se déränge ,  
Ménagez-le sur-tout au tems de la vendange ;  
Car les raisins de vigne , ou pourris ou trop verds ;  
Vous auront bientôt mis le *rectum* à l'envers.

Voyez-vous comme alors sur de rians rivages  
La foire coule à flots et fait d'affreux ravages ?  
Voyez-vous ces gloutons , pires que les moineaux ,  
Des fleuves transparens empoisonner les eaux ?  
La colique et les pets leur tordent les entrailles ;

Leur ventre cependant , semblable à des futailles ,  
 Engloutit chaque jour des torrens de vin doux.  
 Mais c'est du bien perdu , goinfres , arrêtez-vous.  
 Puisque ce jus divin promptement tourne en foire ,  
 Ne vaudrait-il pas mieux attendre pour le boire ?  
 Aimez-vous le raisin ? Le raisin le plus beau (28)  
 Dans les sables brûlans croît à Fontainebleau ;  
 Les grappes sous leur poids y font courber les treilles.  
 Venez ; de chasselas mille pleines corbeilles  
 ( Notez que le renard pisse toujours dessus )  
 Pour vous désaltérer épanchent un doux jus.  
 Venez ; de la forêt les roches escarpées  
 Font chier de gros tas quand on les a grimpées.  
 D'ailleurs la ville est bonne : avec beaucoup d'argent  
 On y reçoit par-tout un accueil obligeant.  
 Un libraire assorti vous fournira des livres ,  
 Phétu d'excellens vins , et Harléel des vivres.  
 Si l'Empereur y vient pendant votre séjour ,  
 Vous le verrez sans faste au milieu de sa cour.  
 Venez ; ne craignez point la vipère nouvelle (29) ,

Que connaissait déjà l'histoire naturelle :  
Cette *vipère-aspic*, dont le docteur P.....  
Disserte longuement dans un petit livret.  
Qu'on l'entende, il dira que ce malin reptile,  
Si l'on ne le détruit, va dépeupler la ville :  
Nenni ; car la forêt est pleine d'amoureux  
Qui reviennent à trois, quand ils sont allés deux.

Pour vous dont le bas-ventre aussi dur qu'une roche (30)  
Ne peut se comparer qu'à *la mouche du coche*,  
Si vous voulez changer vos crottins en étrons,  
Écoutez jusqu'au bout mes utiles leçons.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.



# LA CHÉZONOMIE,

CHANT TROISIÈME.



---

## CHANT TROISIÈME.

---

**H**EBREUX qui mange fort, plus heureux qui digère (31) !  
Sans la digestion point d'étrons sur la terre.

Lors donc que vous aurez lesté votre estomac ,  
Non d'après les conseils *du faiseur d'almanach*,  
*De ce vieil amateur*, dont la fertile plume  
Doit une fois par an nous donner un volume ,  
Que de l'empire entier s'arrachent les gourmands :  
Mais d'après les leçons que renferment mes chants ,  
Au soin de digérer *livrez-vous sans relâche*.  
Eh ! ce n'est pas non plus une facile tâche ,  
Puisque de-là dépend la nature du cas  
Que votre cul trop plein doit bientôt mettre bas.

O vous dont le génie aspirant à la gloire  
Captive les faveurs des filles de mémoire ;

Vous , artistes , savans , poètes , orateurs ,  
Si pour vous le travail a des attraits flatteurs ,  
Si vous vous complaisez à cultiver sans cesse  
Des talens que jadis eût couronnés la Grèce ;  
Au moins reposez-vous , quand vous avez dîné ;  
Rien ne constipe tant qu'un travail obstiné.

Suffit-il en effet que le génie enfante  
Des chefs-d'œuvre qu'un jour Didot doit mettre en vente ?  
Suffit-il d'employer ou le marbre ou l'airain  
A rendre un mort fameux notre contemporain :  
De donner de la vie à la toile grossière ,  
Et de montrer Hector traîné dans la poussière ?  
Pour avoir le front ceint du laurier d'Apollon ,  
Faut-il donc sans pitié vexer un pauvre étron ?  
De votre zèle outré , du feu qui vous anime ,  
Malgré l'ordre établi , faut-il qu'il soit victime ,  
Et garde les arrêts durant des mois entiers ?  
Des mortels en talens vous êtes les premiers ;  
Mais , dites-moi , quel rang tiendra votre derrière ,

Si l'étude à la fin peut fermer la barrière,  
Qu'un besoin renaissant chaque jour doit ouvrir ?  
Après votre repas songez qu'il faut courir ;  
Suspendez vos travaux ; prenez de l'exercice ;  
Ainsi digérant bien , vous pourrez dans la lice  
Entrer au point du jour avec les bons chieurs ,  
Et faire des étrons enviés des lecteurs.

Mille jeux variés qu'un autre a pu décrire (32) ,  
Doivent par leurs attraits à ce but vous conduire.  
Je ne vous parle pas du triste *domino* ,  
Du tranquille *piquet* , de l'ennuyeux *loto* ;  
Mais de ces jeux bruyans , images de la guerre ,  
Qui feraient , au besoin , digérer de la pierre.

Du cheval aimez-vous le noble mouvement ?  
Pour voler sur son dos , montez-le hardiment ;  
Parcourez avec lui les vallons et la plaine ,  
Et pour mieux la vider secouez la bedaine ,  
Imitez cet enfant brave comme Anuibal ;

On voulait de carton lui donner un cheval :  
 Non , dit-il , ces chevaux ne me font plus envie ;  
 Qu'on m'en donne un qui mange , et qui coure et qui chie .  
 Mais ne vous juchez pas sur un vieux *locati* ,  
 Qui voudrait s'arrêter dès qu'il serait parti ,  
 Et dont le trot pesant vous écorchant les fesses ,  
 Pourrait intercepter le passage des vesses ,  
 A plus forte raison l'embouchure au caca .  
 Ainsi plus d'une fois celui qui s'y risqua ,  
 Au moment redouté de pousser une selle ,  
 Souffrit une douleur et cuisante et cruelle .

Que si vous ne montez , de crainte d'accident (33) ,  
 Le docile animal né d'un coup de trident ,  
 De vos jambes alors vous avez la ressource .  
 Une canne à la main , prenez donc votre course ;  
 Des monts et des rochers gravisiez les sommets ;  
 Vous soufflerez un peu , vous ferez quelques pets :  
 Tant mieux pour vous ; tant pis pour ceux qui sont derrière .  
 Cependant le dîner doucement se digère ,

C'est le point principal. Mais une fois en train ,  
A l'ardeur de courir tâchez de mettre un frein ;  
Car si le mouvement au corps est salulaire ,  
L'exercice forcé produit l'effet contraire.  
Vous pourrez en chemin rencontrer quelquefois  
Un essaim d'écoliers jouant tous à la fois :  
Considérez leurs jeux , prenez-les pour modèles ,  
Et vous verrez toujours vos intestins fidèles  
Vous rendre volontiers en étrons bien nourris  
Le reste impur des mets que la bouche aura pris.

Toutefois certains jeux exigeant la souplesse  
Que le ciel seulement accorde à la jeunesse ,  
Il ne vous siérait pas de les essayer tous :  
Avant de commencer , comme on dit , tâtez-vous.  
Par exemple , je crois que la jeunesse seule (34)  
Doit exclusivement jouer à *pet-en-gueule* ;  
Même passé douze ans il paraît convenu  
D'abandonner aussi le *jeu de broche-en-cu*.  
C'est se priver de peu ; d'autres vous dédommagent ,  
Et plus que ces deux-là peut-être vous soulagent.

D'une vessie enflée et couverte d'un cuir  
 Venez-vous emparer, et faites-la bondir.  
 Sur le pied, sur la main, sur le dos, sur la tête,  
 Pour la bien recevoir l'adresse est toujours prête,  
 Et presque sans effort la lançant vers les cieux,  
 Attrape avec plaisir le nez d'un curieux.  
 A la faveur du bruit d'un pareil exercice  
 Tout vent qui se présente à certain orifice  
 S'échappe impunément; et fit-il du fracas,  
 Au milieu du tapage il ne s'entendrait pas.

Au ballon bondissant préférez-vous la boule (35)?  
 Que poussée avec art vers le but elle roule,  
 Et puisse en écarter celle de l'ennemi  
 Qui dans son poste heureux se croyait affermi.  
 A ce jeu, par malheur, très-souvent on se baisse;  
 Le cul se trouve en l'air, et le bas-ventre en presse;  
 Ce qui n'est pas trop sain : convenez entre vous  
 Qu'on pourra sans façon souffler par les deux bouts.  
 Autrement ce jeu-là, loin d'être favorable,

Après un bon dîner serait insupportable ,  
Et la digestion se ferait lentement.

Le palet à son tour n'est pas sans agrément ;  
Et comme il fait d'ailleurs aller , trotter sans cesse ,  
Il guérit l'estomac d'un excès de paresse.

Quand le tems à couvert retient le plus hardi ,  
*Poussez contre l'ivoire un ivoire arrondi ;*  
Ne vous endormez pas , si ce jeu peut vous plaire ;  
Eloignez , éloignez , collez votre adversaire ,  
Et sans faire un seul point gardez de vous blouser :  
*Car le cul de la vieille est là pour le baiser.*  
Redoutez donc l'instant où la toile fâcheuse  
Vous mettrait sur le nez une fesse hideuse.

Mais sur un sable uni des cônes alongés (36) ,  
Et comme des soldats en bataillon rangés ,  
N'attendent que l'instant où l'on doit les abattre.  
Déjà deux contre deux , ou quatre contre quatre ,  
Vous emparant d'un bois sur lui-même roulant ,

Je vous vois attaquer cet escadron tremblant.  
Tel se croit sûr du gain et de joie étincelle,  
Lorsque sur son niveau la quille qui chancèle  
Dérange ses calculs en tombant tout-à-coup,  
Et du nombre exigé le recule beaucoup.  
Un autre en fait autant et la bande joyeuse  
De gagner entretient l'espérance trompeuse,  
Jusqu'au coup décisif où l'un des combattans  
Obtient l'heureux succès désiré si long-tems.  
Plus la partie est longue, et plus elle est utile,  
Puisque son mouvement laisse l'esprit tranquille,  
Et donne le loisir de digérer en paix.

Vous donc pour qui la gloire a de si grands attraits,  
Songez bien qu'elle n'est qu'une vaine fumée;  
Si plus que de raison l'ame en est affamée,  
Le corps s'use bientôt, vous ne digérez plus;  
Et pour la terre, hélas! combien d'étrons perdus!

Mais le tems, direz-vous, s'enfuit à tire-d'aile;  
Que fera le talent qui ralentit son zèle?

Il doit toujours avoir , et c'est le plus certain ,  
Le ciseau , la palette , ou la plume à la main ,  
S'il veut dans l'avenir être à jamais célèbre ,  
Et mériter un jour *une oraison funèbre.*

Le talent extravague en raisonnant ainsi.

Dans les siècles passés combien ont réussi

A se faire un grand nom par d'excellens ouvrages

Que la postérité transmet à tous les âges ,

Sans que durant leur vie on les ait jamais vus

Et le jour et la nuit au travail assidus !

Pensez-vous que Sophocle , Euripide et Corneille

N'aient pas toujours dormi sur l'une et l'autre oreille ?

Pour vous déterminer à prendre du repos ,

Vous parlerai-je ici de sages , de héros ?

Puis donc que vous avez tant de peine à vous vaincre ,

Par des citations tâchons de vous convaincre.

Exprès pour s'amuser Socrate , nous dit-on (37) ,

A cheval tous les jours allait sur un bâton ;

Et Socrate , à coup sûr , était d'une autre étoffe

Que l'homme d'aujourd'hui qui se dit philosophe.

L'auteur de l'apologue , Ésope quelquefois (38)

Au milieu des enfans , comme eux jouait aux noix ;

Surpris par un railleur , son excuse fut prompte ,

Et le railleur s'enfuit avec sa courte honte.

L'un des grands Scipions d'un caillou frappant l'air ,

Faisait des ricochets sur le bord de la mer ;

Et mille autres encore , en agissant de même ,

Vous ont prouvé l'abus de votre faux système.

Ainsi pour digérer après votre repas ,

A l'étude , au travail ne vous livrez donc pas.

C'est peu ; sans fausse honte imitez au contraire

De vos prédécesseurs l'exemple salutaire.

Ils ont eu du génie , ils ont eu des talens ;

De les faire valoir ils ont trouvé le tems ;

Leurs travaux , leur sagesse ont illustré le monde ;

Enfin comme un bon sol leur tête fut féconde ;

Mais loin d'être réduit à la stérilité ,

Leur derrière eût pris part à leur célébrité ,

Si le tems conservait les étrons sur la terre.

Par malheur , aux étrons tout déclare la guerre :  
Autrement que de cas couvriraient l'horizon !

Toutefois ces conseils ne sont pas de saison (39)  
Pour les talens divers que possède la France.  
Maint poète sur-tout y chie avec aisance.  
On achète si peu la réputation ,  
Que sans troubler le cours de sa digestion ;  
On en jouit souvent pour le plus mince ouvrage.  
Si quelques-uns encor se gênent davantage ,  
C'est qu'un *certain abbé* rigoureux à l'excès ,  
Veut que dans tous les points on mérite un succès.  
En vain on publiera les plus beaux vers du monde :  
Il approuve les vers , et le plan , il le fronde ;  
Et quoiqu'on se travaille à lui trouver des torts ,  
Pour former les vivans , il exhume les morts.  
Au fond de son tombeau Voltaire est-il tranquille ?  
Il est vrai que d'ailleurs cet homme difficile  
A soin de nous citer pour modèles du beau ,  
Corneille , Lafontaine , et Racine et Boileau.

Quant aux auteurs vivans, aristarque sévère,  
 Il leur fait sans pitié la plus terrible guerre.  
 Plus ils ont de talent, plus il exige d'eux ;  
 On croirait que d'avance il tient de nos neveux  
 Le pouvoir exclusif d'*assommer* les ouvrages  
 Qui ne méritent pas de traverser les âges.  
 Ah! s'il s'en prend à moi.... mais je sais bien par où  
 Trouver quelque moyen *de lui river son clou.*  
 De pied ferme j'attends *le feuilleton critique,*  
 Et ne veux employer qu'un seul vers pour réplique.

Cependant laissons là cette digression,  
 Et revenons enfin à la digestion.

Vous qu'on pourrait nommer enfans de la fortune,  
 Vous à qui la richesse est souvent importune,  
 En vain vous renoncez à vos mets succulens :  
 Si vous ne faites pas un autre emploi du tems,  
 Votre faible estomac refuse le service.  
 Allons, que tardez-vous ? qu'un fréquent exercice (40)

A travers cent canaux filtrant votre souper,  
 Cesse de vous pâlir et de vous constiper.  
 Mais vous passez les nuits à faire des bouillottes...  
 Eh, morbleu! digérez et faites-moi des crottes.  
 Heureux, en excréments si vous ne gardez rien;  
 Malheureux, si votre or est devenu le mien :  
 Qui pourrait retenir votre esprit en balance?  
 Laissez ce tapis verd, et que plutôt la danse  
 Sur un parquet poudreux précipitant vos pas  
 Aux confins de Péchine accélère un gros cas.  
 Que si vous n'aimez pas toutes ces cabrioles  
 Qui font tourner la tête aux jeunes gens frivoles,  
 Et dont l'amour extrême aux autres arts fatal  
 Change l'année entière en joyeux carnaval;  
 Il est un jeu bruyant dont l'aimable folie  
 Peut charmer au salon la bonne compagnie :  
 C'est le *Colin-Maillard* qui vous rend tour-à-tour  
 Aussi vifs, aussi gais, aussi fous que l'Amour;  
 Qui par sauts et par bonds exerçant tout son monde,

Vous force à parcourir une fois par seconde  
Le plus vaste salon d'un spacieux hôtel,  
Et qui transforme un sage en *aveugle* mortel.  
Croyez-moi, l'exercice est bon à toutes sauces;  
Ce jeu vous fera rire à pisser dans vos chausses;  
Enfin, de tems en tems ne le dédaignez pas.  
J'ai vu de *gros bonnets*, de graves magistrats,  
Et le jeune *marquis*, et la vive *comtesse*,  
Le bandeau sur les yeux faire assaut de vitesse.  
J'ai vu même ce jeu finir assez souvent  
Par une autre folie, un tableau plus mouvant.  
A l'*aveugle Colin* faisait-on quelque niche?  
Aussi-tôt l'étourdi, plus prompt qu'un faon de biche,  
Détachait le mouchoir dont il armait son bras,  
Et frappait sur tous ceux qu'il trouvait sur ses pas.  
Pour éviter des coups l'assommante poursuite,  
Chacun cherchait d'abord son salut dans la fuite;  
Les coups tombaient toujours : mais las d'en recevoir  
Enfin, un plus adroit s'emparait du mouchoir,  
Et poursuivait de près, ardent à la vengeance,

*Le Colin* à son tour fuyant en diligence.

Les autres avec soin avaient beau se ranger ,

Leur dos souvent meurtri prenait part au danger.

A force d'attraper des coups à la volée ,

Cependant au combat s'animait l'assemblée ,

Qui par des cris aigus en donnait le signal.

Aux meubles seulement il devenait fatal.

A l'instant les coussins des sofas , des bergères

Volaient , et dans leur vol agitant les lumières ,

Retombaient à grand bruit sur tous les combattans ;

Qui se les renvoyaient sans amuser le temps.

A défaut des coussins , au fort de la tempête ,

Chapeaux , gants , éventails , tout était de la fête.

L'un du dos d'un fauteuil se faisait un rempart ;

L'autre avec un écran paraît le coup trop tard.

Celui-ci qu'aveuglait un torrent de poussière ,

Pendant que l'ennemi l'étrillait par derrière ,

Sur un vieux canapé se vengeait par devant ,

Croyant y voir quelqu'un qui s'y cachait souvent.

L'assemblée avait donc aussi son *Don-Quichotte*

S'escri mant de son mieux ; mais à propos de botte.  
 Celui-là s'emparant du coussin le plus lourd ,  
 Criait comme un aveugle , et frappait comme un sourd.  
 Les Dames au combat n'étant pas les plus fortes ,  
 Avant d'en voir la fin , s'esquivaient par les portes ,  
 Et laissaient sans envie aux plus vaillans guerriers  
 Le fatigant honneur de cueillir des lauriers ;  
 Les hommes les suivaient ; et le champ de bataille  
 Faisait le lendemain jurer la valetaille.  
 Ainsi le mouvement et l'agitation  
 Aident , sans qu'on y pense , à la digestion.  
 Mais le plus beau du jeu , c'est qu'il tourne à la merde ;  
 On est toujours content soit qu'on gagne ou qu'on perde.  
 Que dis-je ? on n'y perd point , on y gagne toujours :  
 C'est un si grand bonheur de chier tous les jours !  
 Quand j'ai vu de ces jeux , c'était à la campagne.  
 Le maître du château , son aimable compagne  
 S'y prétaient de bon cœur , et d'un signe soudain ,

Les premiers quelquefois mettaient leur monde en train.  
Toujours la compagnie était assez nombreuse.  
L'hôte est-il noble et grand , l'hôtesse généreuse (41) ?  
On vient de toutes parts , on s'empresse , on accourt ;  
Le trajet le moins long n'est jamais assez court.  
Ce n'est pas que la chère y fût très-délicate ,  
Ou bien que le couvert fût en vaisselle plate ;  
Dans l'argile émaillée on servait sans façon  
Une pièce de bœuf , un gigot de mouton ;  
De plus , la basse-cour fournissait de volailles :  
A l'égard des perdrix , des levreaux et des cailles ,  
On en servait aussi lorsque les *lobereaux*  
Ne jetaient pas leur plomb , ni leur poudre aux moineaux.  
Du reste , tout allait à la bonne franquette :  
S'il survenait quelqu'un , on faisait l'omelette.  
Il n'est , dit-on souvent , sauce que d'appétit ;  
Or personne au château n'en avait un petit.  
On mangeait donc beaucoup. D'ailleurs o'était merveille  
Comme à table on vidait bouteille sur bouteille ;  
Et grace au mouvement qui suivait les repas ,

On digérait si bien qu'on ne le sentait pas.

Aussi tous les valets et les femmes-de-chambre,  
Pour vider certains pots qui n'étaient pas pleins d'ambre,  
Ni de musc, mais de bran, ou de merde, ou d'étrons,  
Courant à qui mieux mieux, s'écorchaient les talons.

*Champagne*, de travers transportant sa potée,  
Renversait du caca le long de la montée.

*La Fleur*, entre deux vins, en répandait encor  
Sur ses mains, sur ses pieds et dans le corridor.

Pour la jeune *Marton*, avec beaucoup d'adresse  
Elle portait son vase : on eût dit la prêtresse

Au regard hypocrite, au petit air sucré,  
Dans un vieil opéra portant le feu sacré.

Mais si de son côté vaquant à son service,

*Bourguignon* rencontrait la soubrette novice,

Et voulait en passant lui ravir un baiser;

*Marton* faisait au moins mine de refuser;

A peine il était pris que *Marton*, par grimace,  
Brisait avec fracas son vase sur la place.

Cependant vers les lieux au caca destinés

D'autres portaient des pots et se bouchaient le nez,  
A l'office aimant mieux se verser des rasades,  
Que d'aller réunir à leurs vieux camarades  
Les étrons nouveau-nés dont ils étaient porteurs.  
Il est vrai que souvent ils y joignaient les leurs,  
Les leurs qui, tout pesé, valaient ceux de leurs maîtres:  
Pour chier comme il faut, qu'a-t-on besoin d'ancêtres?  
Combien de grands seigneurs ayant le cul trop net,  
L'aimeraient barbouillé tel qu'un cul de valet!  
Quand je dis barbouillé, c'est au moment qu'on chie,  
Puisqu'après avec soin l'homme bien né s'essuie,  
Et n'est pas embrené comme ces vils goujats,  
Qui laissent à leur cul pendre des reliquats.

Les riches constipés ont encor des ressources  
Qui des étrons pour eux entr'ouvriront les sources;  
Et la chasse d'abord en offre le moyen.  
Vous dont les excréments se réduisent à rien,  
Quoique trois fois par jour vous fassiez grande chère,  
Allons, qu'on s'évertue; armez-vous d'un tonnerre;

Courez avec vos chiens et par monts et par vaux,  
Et du moins en passant faites peur aux levreaux.  
Mais vos chiens ont du nez, vous tirez assez juste :  
Je plains donc le lapin qui rongeanant un arbuste,  
Contre le plomb fatal se croit en sûreté ;  
C'est son dernier repas ; la mort est à côté.  
Le soleil un instant brille encor sur sa tête ;  
Bientôt pour le frapper la foudre est toute prête ;  
L'éclair brille : le chien bondit au coup qui part.

Poursuivez. Des perdreaux reposent à l'écart  
Dans les champs où Cérès prodiguant ses largesses,  
Du bon cultivateur augmente les richesses :  
C'est encor votre chien qui va les découvrir ;  
Son guide est son instinct ; laissez-le donc courir ;  
Il cherche, il flaire, il trouve, il demeure immobile ;  
Hâtez-vous : sous son nez est toute une famille  
Qui prenant son essor dès que vous avancez,  
Va livrer à vos coups ses membres dispersés.

C'est ainsi qu'occupés du plaisir de la chasse  
Vous parviendrez toujours à faire de la place  
Pour de nouveaux repas qui d'un autre côté  
Forceront le derrière à la fécondité.

Car *un clou chasse l'autre* : et ce dicton vulgaire  
Qui souvent fait manger bien plus qu'à l'ordinaire,  
Peut comme aux alimens s'appliquer aux étrons.

Mais je puis vous donner encor d'autres leçons,  
Qu'il dépendra de vous de rendre très-utiles.

Imitez quelquefois les artisans des villes,  
Et pour passer le temps qui vous semble ennuyeux,  
Parmi tous les métiers (ils sont assez nombreux)  
Sachez en choisir un dont le travail pénible  
Rende de l'estomac le ressort plus flexible.

Le dernier de nos rois, ce malheureux Bourbon (42),  
Qui peut-être vivrait s'il n'eût été trop bon,  
Façonnait une clef, forgeait une serrure ;  
Le marteau le plus lourd , la lime la plus dure ,  
Il en armait ses mains. Vous n'êtes pas , je croi ,

Plus fiers, plus gros seigneurs, plus délicats qu'un roi.  
Si pourtant vous craignez le métier de cyclope,  
Qui vous empêchera de pousser la varlope,  
D'assembler une table, un placard, un bureau,  
Et de suivre en ce point les leçons de Rousseau ?  
Des préceptes nouveaux qu'il donne à son *Emile* (43),  
Voilà le plus prudent comme le plus utile.  
Par un de ces revers si communs de nos jours,  
Vous, riches, vous pouvez ne pas l'être toujours.  
Plutus de ses trésors tarit souvent la source,  
Et l'utile rabot devient une ressource ;  
D'ailleurs en le poussant, de la digestion  
L'ouvrier, quel qu'il soit, excite l'action.  
La digestion faite, il n'est pas difficile  
D'expulser les étrons du triste et sombre asyle,  
Où les vieux constipés les gardent si long-temps.

Avez-vous le bonheur de vivre dans les champs ?  
Combien d'autres moyens s'offriront sans relâche,  
Pour aider l'estomac à bien remplir sa tâche !

L'air seul qu'on y respire est si bon digestif,  
Qu'à terme il fait venir le cas le plus rétif.  
Oui, tel qui, dans Paris, n'enfante que des crottes,  
Dont mille tout au plus empliraient ses culottes,  
S'il peut aller passer quelque temps au hameau,  
Verra bientôt son cul produire du nouveau.  
Dès l'aube matinale il ne sera plus maître  
De retenir son cas empressé de paraître,  
Et joyeux à l'aspect de ce cas étoffé,  
Qui fumera vraiment comme un *auto-da-fé*,  
Que pourra-t-il encore envier à la ville ?

Si pour vous procurer une selle facile,  
Un air pur ne suffit, que l'exercice encor  
Au cas récalcitrant fasse prendre l'essor.  
Vous n'avez rien à craindre avec de l'exercice ;  
Vous digérez : dès-lors il faut que l'étron glisse.  
Eh ! le corps n'est-il pas comme un vase trop plein ?  
Qu'on l'agite ; il déborde , il se vide à la fin.  
Parcourez donc les lieux que Plutus donne à Flore (44),

Agréable domaine où l'œillet se colore ;  
Où la rose éclatante et le lys orgueilleux ,  
En flattant l'odorat ; font le charme des yeux.  
Qu'avec précaution votre main protectrice  
Frappe d'un fer tranchant la ronce usurpatrice.  
Coupez ces jets hardis , luxe des arbrisseaux ,  
Que l'art en vos jardins arrondit en berceaux ;  
Et qu'une onde limpide en cascade épanchée  
Ranime l'anémone à demi-desséchée.

Mais c'est le potager qui réclame vos soins ;  
Puisque le potager fournit à vos besoins.  
Savant avec un livre , en cette œuvre profane (45),  
Je ne redirai pas ce qu'a bien dit *Lalanne*.  
Sachez donc seulement qu'afin de mieux chier ,  
Le riche peut sans honte aider son jardinier.  
Avec la ratissoire un jour il se promène ,  
Et détruit le chien-dent qui recouvre l'arène ;  
Un autre jour , s'il voit que l'oignon , le chou-fleur  
Languissent dans leur coin brûlés par la chaleur :

S'il voit l'oseille acide et la douce laitue ;  
Résister avec peine au soleil qui les tue ;  
Il ne dédaigne pas de prendre un arrosoir ,  
Et d'aller mille fois puiser au réservoir  
Le liquide cristal qui les rend à la vie.  
Tel un ruisseau qui coule à travers la prairie ,  
Sur ses bords verdoyans entretient la fraîcheur.

Et c'est peu. Quelquefois devenant laboureur ,  
Comme Cincinnatus , un gros propriétaire  
Enfoncera le soc dans le sein de la terre.  
Si ce travail est dur , on sait qu'il est des jeux  
Qui lassent presque autant les bras les plus nerveux.  
En nous mettant parfois à la plus rude épreuve ,  
*Les Barres et la Palme* en fournissent la preuve.  
La partie intéressée , on voudrait la finir ;  
Bientôt chacun se traîne alors qu'il faut courir ;  
Quoiqu'on n'en puisse plus , à jouer on s'obstine ;  
Enfin tant bien que mal le combat se termine.  
Mais en fatiguant trop , on a mal digéré ,

Et le boyau merdeux n'en est que plus serré.  
 On chierait davantage à rester sur sa chaise.  
 Que je laboure un champ, je n'en prends qu'à mon aise ;  
 Je quitte , si je veux , au bout de mon sillon ,  
 Et je tâche en partant d'y laisser un étron :  
 Il est toujours mieux là qu'au milieu de la rue.  
 Après c'est mon chartier qui reprend la charrue.

Si donc aux bons conseils que je vous ai donnés,  
 En lecteurs confians vous vous abandonnez,  
 Vous qu'à faire caca je prétendis instruire ;  
 En gros et gras étrons vous pourrez voir réduire  
 Ces excrémens durcis , ces rebelles crottins  
 Qui s'amassent sans cesse autour des intestins :  
 Mais dans l'art de chier si vainement adeptes,  
 Vous passez à pieds joints par-dessus mes préceptes,  
 Croyez-moi, par prudence au croc pendez vos dents ;  
 Car, loin de se changer en cacas abondans,  
 Et de suivre par bas leur pente naturelle,  
 Vos alimens seront une source éternelle

De mille maux affreux dont j'ignore les noms ;  
Et lorsque vous verrez fumer de beaux étrons ,  
A leurs auteurs joufflus vous porterez envie.  
Doutez-vous en effet s'il importe qu'on chie ?  
Sans parler du besoin , qu'un exemple frappant  
Vous prouve que de-là le vrai bonheur dépend.

Héritier d'un grand nom , d'une richesse immense ,  
L'unique et jeune fils d'un duc et pair de France  
En province , à l'armée , à Paris , à la cour  
Menait le plus grand train et mangeait en un jour  
De quoi faire exister un an plusieurs familles.  
Aimable , aimé par-tout , les femmes et les filles  
Comme époux , comme amant auraient voulu l'avoir ;  
Fier sultan , qu'à la ronde il jetât le mouchoir ,  
D'avance il avait fait la plus belle conquête :  
Les dames , en un mot , se jetaient à sa tête.  
Il tenait table ouverte où de puissans seigneurs  
Briguaient son amitié , recherchaient ses faveurs.  
Du reste les plaisirs auxquels on peut prétendre

Lorsqu'à plein coffrefort il ne reste qu'à prendre,  
Il les réunissait dans quelque'endroit qu'il fût :  
Tous les arts à-la-fois lui payaient leur tribut.  
Enfin à son égard la fortune constante  
Prévenait chaque jour et passait son attente.  
Malgré tant de faveurs, il n'était pas heureux,  
Et le premier des biens échappait à ses vœux.  
La santé ! la santé ! sans elle dans la vie  
Que me fait une table abondamment servie ?  
A quoi bon tant de mets rares, délicieux,  
Si pour mon estomac ils sont pernicioeux,  
Et dans ses fonctions si le peu que je mange  
Loïn de me profiter, le trouble et le dérange ?  
C'est là qu'était réduit mon illustre héros.  
Du bout des dents à peine osant ronger des os,  
A sa table il était comme un autre Tantale.  
On chie *au prorata* de ce que l'on avale :  
En avalant si peu, vous sentez donc fort bien  
Que mon jeune seigneur par bas ne rendait rien.

Pour manger et chier comme un gueux mange et chie,  
Il eût, ma foi, donné toute sa seigneurie.

Un jour qu'il avait pris maint et maint lavement

Sans avoir obtenu l'ombre d'un excrément,

Désespéré, chez lui ne tenant pas en place,

Il va se promener le long d'une terrasse :

« Enfin ce n'est donc plus qu'au jeu du *corbillon*

» Qu'il me sera permis de placer un étron, »

Disait-il en courant : on l'eût pris à son geste ;

Pour un petit Talma dans *les fureurs d'Oreste*.

Bientôt n'en pouvant plus, il s'assied sur un mur,

Canapé que sans doute il dut trouver fort dur,

Et là reste à siffler, à bayer aux corneilles.

Tout-à-coup un bruit sourd vient frapper ses oreilles,

Un bruit de pets foireux aux vents abandonnés.

Il se tourne, il se penche et juste sous son nez

Il découvre un grivois, tambour des *Gardes-Suisses*,

Qui, la tête en avant, chiait avec délices ;

Il contemple d'en haut ce fortuné chieur.

Mais la merde d'un Suisse exhale force odeur (46).

Qu'on sent et qu'on respire avant de l'avoir vue,

Et le duc de crier : AH ! LE COQUIN , QU'IL PUE !

*Pour cinq sols que le roi me fait donner par jour ,*

*Vous chierai-je du musc , réplique le tambour ?*

Le jeune constipé riant de la saillie ,

Appelle mon vilain , le régale et le prie

De lui dire comment , par quel heureux secret

Il peut sans nul effort chier autant qu'il fait.

*Monseigneur , lui dit-il , ma recette est aisée.*

*Voulez-vous que vos cas plus prompts qu'une fusée*

*Partent tous les matins ? vivez comme un soldat ,*

*Soyez sobre , courez , couchez sur un grabat.*

Ainsi fit mon héros. Durant quelques semaines

Il se réfugia dans l'un de ses domaines ,

Où sans se rebuter pratiquant les leçons

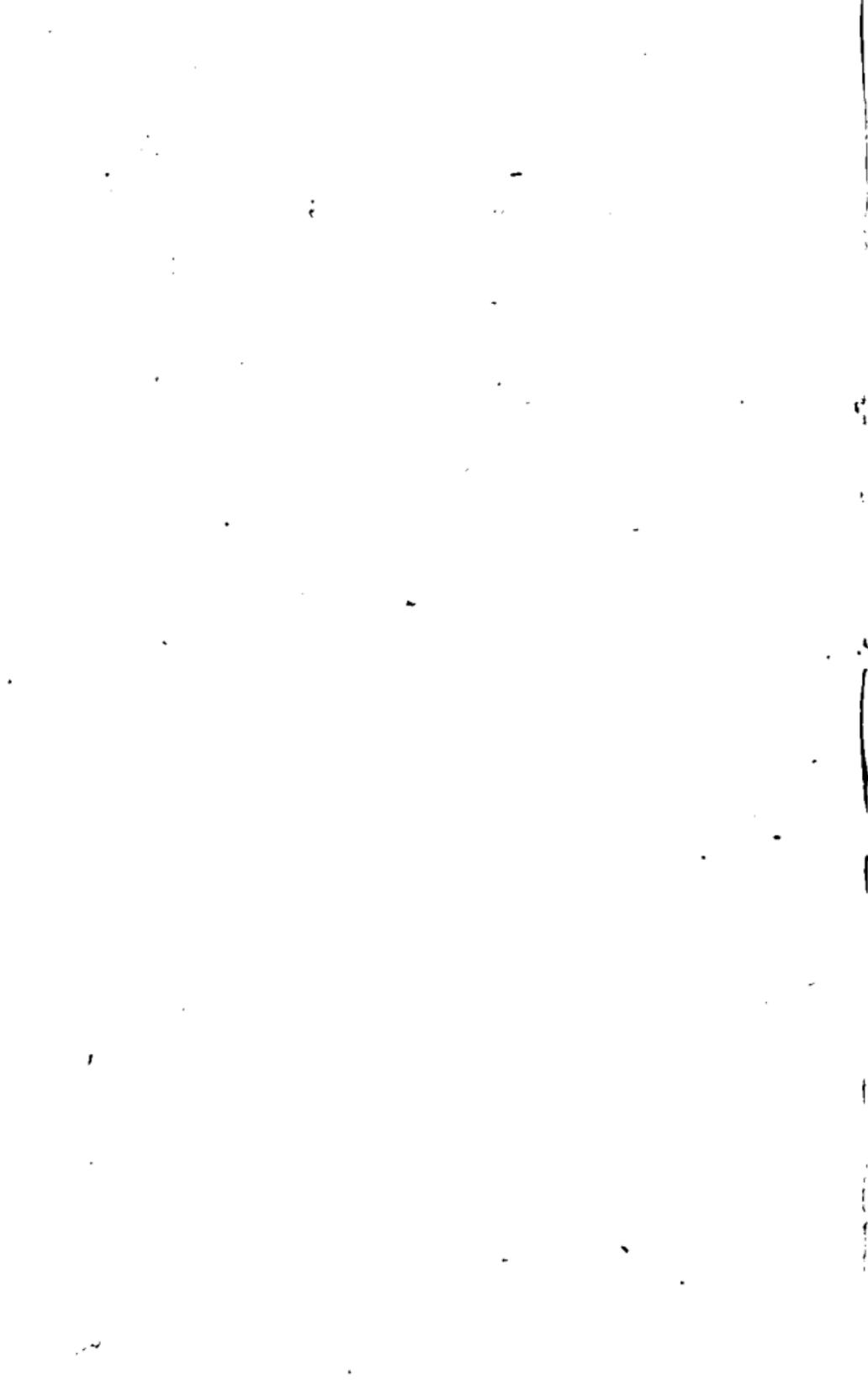
Qui font chier les rois autant que les maçons ,

Il parvint dans la suite à rouvrir la barrière

A cent petits étrons demeurés en arrière.

Enfin avec le tems le moule s'agrandit ;  
Son cas de jour en jour devint donc moins petit ;  
Et s'il n'en fit jamais d'aussi gros que son maître ,  
C'est que le trou du cul s'y prêtait moins peut-être.

FIN DU TROISIÈME CHANT.



# LA CHÉZONOMIE,

CHANT QUATRIÈME.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

---

## CHANT QUATRIÈME.

---

**LE** souper de la veille au mieux est digéré ;

Enfin le tems perdu sera donc réparé.

Allons, mes chers amis, c'est à présent qu'on chie ;

De chier, grace à moi, vous avez grande envie....

Eh bien ! courez gaiement : mille commodités

A vos étrons dodus s'ouvrent de tous côtés ;

Courez, messieurs, sinon craignez pour vos culottes ;

Vous, mesdames, courez, ou craignez pour vos cottes.

Mais dans un cas pressé, si l'on chie où l'on peut,

Quel bonheur, quel plaisir de chier où l'on veut !

Pour chier les humains ont tous les points du globe.

Ne vous bornez donc pas à votre *garde-robe*.

Sans doute, celui-là moins qu'un autre jouit

Qui chez lui retenu par un état maudit,

Et le cul mal assis sur un vieux pot-de-chambre,

Depuis le jour de l'an jusqu'au dernier décembre ;  
Y dépose son cas en naissant étouffé.

Heureux encore , heureux , s'il n'est pas échauffé ;  
Et si les bords du pot , imprimant son derrière ,  
N'y laissent pas en cercle une profonde ornière!

On le sait , à la ville il est des lieux secrets ,  
Où se font tous les jours moins d'étrons que de pets ;  
Lieux où le *bourdalou* sur sa table repose ,  
Jusqu'à l'heure où madame autrement en dispose ;  
Où la chaise percée occupe un petit coin ,  
Et certain siège un autre à quelques pas plus loin ,  
C'est là qu'un citadin ou qu'une citadine ,  
Suivant l'antique usage , entrant à la sourdine ,  
Va baisser la culotte ou lever le jupon ,  
Non pour montrer son cul , mais pour faire un étron.  
Cette chaise , ce siège ont un grand avantage ;  
Et d'abord à son aise un chieur s'y soulage ;  
Puis il peut à son gré prolongeant le plaisir ,  
Tantôt lâcher l'étron , tantôt le retenir.

La besogne qui plaist est toujours trop tôt faite.  
Ainsi quand vous serez assis sur la lunette,  
Pour jouir plus long-tems balancez votre cas :  
Rien ne vous fait rougir dès qu'on ne vous voit pas.  
En avez-vous assez ? Mettez-vous en posture,  
Et donnez au *rectum* toute son ouverture,  
Votre cas libre enfin est bientôt descendu,  
Et ne tient plus à vous que par la lèche au cu.

A moins que ce ne soit un jour de médecine,  
Jour de mauvais régal et de mauvaise mine,  
Où le plus grand chieur est réduit tristement  
A rendre en jets de foire un louable excrément :  
Dédaignez toutefois de vous poser les fesses  
Sur la chaise en usage aux petites maîtresses,  
Qui craignant la fatigue en faisant quatre pas,  
Volontiers dans leur lit déposeraient leur cas.  
Préférez, croyez-moi, préférez un bon siège,  
D'où le cas, en tombant, tourne comme au manège,  
Et d'étage en étage à la hâte descend.

Le long d'un tube obscur qu'il barbouille en passant.

Pourvu que bien assis les contours du derrière

Empêchent de passer l'odeur de la matière,

Rien ne vous inquiète et dans ces fonctions

Vous pouvez vous livrer à vos réflexions,

Eh ! ne vous moquez pas : quelquefois la *lunette* (47)

Echauffa l'orateur, inspira le poète.

Le trait le plus heureux peut sortir du cerveau,

A l'instant que du cul sort l'étron le plus beau.

Ce que je vous dis là n'est pas une merveille :

Peut-être de leur tems Bourdaloue et Corneille,

Bossuët et Boileau, Racine et Massillon,

*Mon ami* La Fontaine et le doux Fénélon

Ont-ils eu cette aubaine ; et si dans les lieux sombres,

Je pouvais un moment faire parler leurs ombres,

Elles en conviendraient, ajoutant qu'en ce cas,

Afin de ne rien perdre, on ne se torchait pas.

Ah ! je le leur pardonne ; une journée entière

Il vaut mieux qu'ils aient eu de la merde au derrière,

Que de nous voir privés pour des fragmens d'étrons

D'une part des beautés qu'en eux nous admirons.

Des gens plus recherchés ont *des lieux à l'anglaise* (48),  
Où règne l'élégance ; où , ne vous en déplaise,  
Dans de la porcelaine ils posent leur étron ;  
Si bien que sur leur table un rare et beau poisson  
N'étale pas à l'œil plus de magnificence.  
N'eussiez vous dans ces lieux qu'un vase de faïence,  
Pour un étron modeste à quoi bon tant d'apprêts,  
Cruels, puisqu'à grands flots vous le noyez après,  
Et le précipitez la tête la première ?  
Serait-ce par hasard , pour que votre derrière  
Ne gagne pas du rhume, ou pour que votre nez  
Ne sente pas l'odeur de mille étrons mort-nés,  
Que le tems rassembla dans le fond des latrines ?  
Oh ! dès-lors en chiant pincez-vous les narines ;  
Mais avec bien du soin vous n'éviterez pas  
De respirer l'odeur qu'exhale votre cas ;  
Et ce n'est pas en vain qu'abondamment il fume.  
Le derrière d'ailleurs n'est pas sujet au rhume :  
Qu'il ait froid , qu'il ait chaud , il craint peu le danger ;  
S'il *touste* si souvent , c'est pour vous soulager,

Cependant quel que soit l'éclat, le prix du vase (49),  
Où de vos alimens vous déposez la vase,  
Du bonheur de chier voulez-vous bien jouir ?  
C'est en chiant dehors qu'on double le plaisir.  
Habitans de la ville, ayez-en le courage ;  
L'hiver même, l'hiver, on l'a bien au village,  
Où l'on ne connaît pas d'autres commodités.

Il est d'ailleurs, il est dans toutes les cités (50)  
Un cul-de-sac obscur, un vieux pan de muraille  
Où des milliers d'étrons disposés en bataille,  
Vu la chaleur, la pluie, et d'autres accidens,  
Aux cas nouveau-venus par place ouvrent leurs rangs.  
Ainsi mettant à part tout orgueil inutile,  
Au rendez-vous commun des chieurs de la ville  
Allez donc chaque jour, et que vos cas pressés  
Renouvelant les cas à la longue effacés,  
Ne laissent en ces lieux jamais la place nette.  
Mais ne vous gênez pas ; on va là sans toilette,  
La femme en pet-en-l'air et l'homme en caleçons :  
C'est pour chier sur-tout qu'on bannit les façons.

Si la rue aux étrons était trop éloignée (51),  
Une autre en peu de tems vous sera désignée  
Par ces cadets d'Auvergne, et ces lourds porte-faix  
*Qui se faisant un front qui ne rougit jamais,*  
Et découvrant par-tout leur gros vilain derrière,  
Infectent de leurs cas presque la ville entière.  
Mais vous qui dans le monde avez assez vécu,  
Pour savoir qu'aux passans on doit cacher son cu,  
Puisque c'est un devoir encor plus vieux qu'Hérode:  
Cherchez; vous trouverez une place commode,  
Où vous pourrez sans trouble, à l'abri des témoins,  
Vous trousser proprement et faire vos besoins.

N'allez pas toutefois, crainte des aventures,  
Au hasard, en tout lieu déposer vos ordures.  
Observez bien l'endroit que vous avez choisi;  
Et dût l'étron futur naître déjà moisi,  
Ne vous avisez pas de vous mettre à l'ouvrage,  
Que vous ne soyez sûrs de tout le voisinage.  
Car tel qui dans un coin venait de s'accroupir,

S'est vu plus d'une fois forcé de déguerpir  
A l'aspect imprévu de quelque trouble-fête,  
Au moment où son cas ne passait que la tête,  
Et courant tout honteux, grègues sur les talons,  
A vingt bornes plus loin a porté ses étrons.  
Tel autre sur le seuil d'une porte fermée  
Poussait tranquillement sa selle accoutumée,  
Quand la porte soudain s'ouvrant avec fracas,  
Renversait le chieur demi-mort sur son cas.  
Enfin si vos étrons pour vous ont l'odeur bonne (52),  
Croyez que cette odeur n'accommode personne ;  
Même le superflu des vins que vous prenez,  
Un autre n'aime pas à l'avoir sous le nez.

On conte à ce sujet que Thomas, non l'apôtre,  
Mais Thomas l'orateur qui, certes, valait l'autre,  
Jeune encore, à Paris n'étant que professeur,  
Était dans son collège un redouté pisseur.  
Dès qu'il avait dîné, sortant du réfectoire,  
Sans faute tous les jours, à ce que dit l'histoire,

A pas précipités il allait dans un coin  
 Vaquer très-longuement à son petit besoin.  
 C'était à la même heure où la folle jeunesse  
 Exerçait dans la cour sa force et son adresse,  
 Que fidèle à son poste, il traversait les jeux  
 Et des balles en l'air bravait les coups nombreux.  
 Observez qu'il pissait avec plus d'abondance  
 Qu'il n'avait de génie et même d'éloquence;  
 L'urine en long ruisseau sur le sable coulait,  
 Et comme à chaque instant mainte balle y roulait,  
 Un jour le grand conseil de la gent écolière  
 Trouva ce beau moyen de *tarir la rivière*.  
 L'heure étant arrivée où le pisseur maudit  
 Se rendait dans son coin, du toit ou suspendit,  
 A hauteur raisonnable, un pot-de-chambre vide.  
 Il arrive; à pisser bientôt il se décide,  
 Quand, à l'aspect du pot, aux éclats des rieurs,  
 Vîte il se reboutonne et va pisser ailleurs.

Par des cas insolens et d'autres vilénies  
 Ne vous attirez pas semblables avanies.

Chiez donc dans les champs, autant que vous pourrez ;  
Là vous ne craignez rien ; ainsi vous semerez  
Pour recueillir un jour, et vos cas dans le monde  
Brilleront, en rendant la terre plus féconde.  
Oui, sans doute, c'est là qu'on les dépose après ;  
Mais on y perd beaucoup, ils ne sont plus si frais.

Pour moi que je suis las de chier dans les villes !  
O séjour du bonheur ! ô campagnes fertiles !  
Quand donc vous reverrai-je, et dès le grand matin  
Planterai-je un étron dans mon petit jardin ?  
Et vous, sombres forêts, délicieux ombrages,  
Ruisseaux, fleuves, torrens, et vous, rochers sauvages,  
Vous partagez encor mes plus doux souvenirs :  
Vous fûtes si long-tems témoins de mes plaisirs !  
Ah ! celui de chier était toujours du nombre,  
Et souvent égayait mon caractère sombre.

Cependant avec ceux que guident mes leçons,  
Parcourons en idée et coteaux et vallons.

Venez , heureux chieurs , vous tous dont le derrière  
A des étrons parfaits peut ouvrir la barrière ;  
Venez , et sur la route apprenez à choisir  
Les lieux où vous chierez avec plus de plaisir.  
Contemplez d'un coup-d'œil ce riant paysage ;  
Voyez : c'est là que chie et que médite un sage.  
Mais suivant les degrés du froid , de la chaleur ,  
Il chiera dans un fond ou bien sur la hauteur ,  
A l'ombre d'un bosquet , ou même dans la plaine ;  
Et jusqu'au doux instant toujours il se promène.  
Ne vous pressez jamais ; attendez que l'étron  
Demande à figurer sur le vaste horizon.  
Est-il prêt ? si le vent agite le feuillage ,  
Suivez dans ce vallon le troupeau du village :  
La chèvre , le bélier vous montrent tour-à-tour  
Un angle favorable , un agreste détour ,  
Où bravant l'aquilon qui plus haut se déchaîne ,  
D'un malheureux captif vous terminez la gêne.

Quand l'herbe sous vos pas commence à reverdir ,  
Lorsque le doux printems vous invite à sortir ,

Et qu'après le travail, le laboureur espère :  
Errez sur les coteaux où la vigne prospère (53) ;  
Et là le cul tourné vers le flambeau du jour ,  
Sans vouloir le braver, faites votre grand tour.  
Au contraire, en chiant , rendez-lui votre hommage ;  
Il est de l'univers le plus parfait ouvrage ,  
Vous avez beau fumer ces fragiles sarmens ,  
Sa chaleur en fait plus que tous vos excréments.  
Et cependant les ceps qu'un chieur favorise ,  
Si le soleil d'ailleurs les sauve de la bise ,  
Seront sur ces coteaux *au nombre des élus* ,  
Et produiront un jour quelques grapes de plus.  
Le vin que vous rendra ce petit coin de vigne ,  
En le faisant à part , serait peut-être digne  
D'être mis sur la table avec plus d'appareil.

Il est si doux , si gai de chier au soleil ,  
Qu'il faut en profiter avant que sur nos têtes  
Il darde tous ses feux précurseurs des tempêtes.  
Sa chaleur , au printemps , vous chauffe assez le cu ,

Et le rendrait, l'été, pire qu'un grattecu :  
Saisissez les instans de vous mettre en campagne.

S'il est dans vos cantons une haute montagne  
D'où tombent d'un torrent les flots impétueux ,  
Par un chemin étroit, sauvage et raboteux  
Montez-y : ce n'est pas une peine perdue ,  
Puisque vous jouissez du plus beau point de vue.  
Mais vous n'y montez pas pour regarder toujours :  
Comme l'eau , les étrons veulent avoir leur cours.  
De chier aussitôt que le moment approche ,  
D'un pas ferme avancez sur le bord de la roche  
D'où l'onde , en bouillonnant , s'échappe avec fracas ,  
Présentez le derrière et poussez : votre cas  
Roulant de roc en roc au fond du précipice  
Va nourrir dans les flots l'anguille et l'écrevisse.  
Perchés sur un sommet qui n'offre aucun appui ,  
Peut-être que craignant de rouler avec lui  
Les quatre fers en l'air , de cascade en cascade ,  
Vous n'oserez jamais en tenter l'escalade ;

Tant pis ; il faut alors vous priver d'un plaisir  
Dont je puis tout au plus vous apprendre à jouir :  
Car je n'irai pas là pour vous tenir la tête.

Et cependant du mont ne quittez pas la crête,  
Sans y laisser au moins un tas de beaux êtrons,  
Que viendra becqueter l'oiseau des environs.  
Il n'y sera pas seul ; dans la plaine étendue  
Dès que l'exhalaison se sera répandue,  
Mille insectes brillans par l'odeur alléchés  
Sortiront tous du trou qui les tenait cachés ;  
Les uns *en chevaliers* portant casque et cuirasse ;  
D'autres *en capucins* traînant froc et besace.  
Ceux-ci plus pressés, peut-être plus gourmands,  
D'entamer le gâteau hâteront les momens :  
Mais n'osant trop compter sur leurs pieds infidèles,  
Et levant les fourreaux qui recouvrent leurs ailes,  
Ils s'abattront soudain sur leur mets favori,  
Heureux de devancer l'avidé *gribouri* (54) !  
Ceux-là grace aux ressorts de leurs longues échâsses,

Presqu'aussi promptement franchiront les espaces ;  
Et quand même au banquet ils seraient les derniers ;  
Ils mangeront encore autant que les premiers.  
Si peu qu'on ait de goût pour l'*entomologie* ,  
Auprès de son caca sans peine on l'étudie.  
On voit le *Fouille-merde* au ventre éblouissant (55) ,  
De sa postérité sans cesse s'occupant ,  
Y former cette boule où sa tendre femelle  
Déposera les œufs d'une race nouvelle.  
Qu'on sépare un instant la pilule et l'auteur ;  
Comme a fait par plaisir plus d'un observateur ;  
L'insecte court , revole à la boule chérie ,  
Dont toute sa famille un jour sera nourrie.  
Vous pourrez voir aussi de jolis papillons  
Abandonner les fleurs pour voler aux étrons.  
C'est ainsi que par-tout on rencontre des belles  
Constantes par devoir et par goût infidelles ,  
Qui prennent pour amans des ours ou des magots ,  
Au lieu de leurs maris changés en escargots.

La merde est à coup sûr d'une saveur étrange (56) ;  
 Mais est-il étonnant qu'un papillon en mange ,  
 Lorsqu'aux meilleurs repas sans cesse convié  
 L'homme savoure aussi ce que l'homme a chié ?

Dans cette île féconde , aujourd'hui désolée ,  
 Où la tranquillité n'était jamais troublée ,  
 Et dont Londres expiera l'égarment cruel ;  
 On vit au Cap-Français un certain *Paparel*  
 Epier , le matin , les jeunes mulâtres  
 Qui pour faire leur cas à l'air mettaient leurs fesses.  
 Trouvait-il des étrons d'un jaune appétissant ?  
 Sa spatule à la main , il allait ratissant ,  
 Et mangant de la merde avec un goût extrême (57),  
 Il semblait avaler une glace à la crème.  
 J'eus même un camarade , *externe à Montaignu* (58) ,  
 Qui pour un *demi-sol* léchait un torche-cu.  
 Voilà de deux côtés un fait incontestable ( 9 )  
 Qui prouve que la merde est d'un goût agréable ;  
 Ou du moins qu'elle plaît à de certains gens.

Que sait-on ? ce goût là peut prendre avec le tems.  
Vous qui n'en mangez point, ailleurs allez en faire.  
Déjà l'été brûlant enflamme l'atmosphère ;  
Il est tems de gagner les lieux où la fraîcheur  
Et l'ombre des forêts appellent le chieur.

Heureux Parisiens , que Boulogne et Vincennes  
A vos petits étrons offrent de grands domaines !  
Qui de vous dans leurs bois toujours si fréquentés  
Et par mille élégans et par mille beautés :  
Qui de vous tout au moins une fois en sa vie  
N'a pas sous leurs berceaux contenté son envie ?  
Allez , retournez-y : ces bois reconnaissans  
N'élèvent que pour vous leurs dômes verdoyans.  
Allez-y tous les jours , ô vous dont la dépense  
Fait vivre , fait chanter , fait rire un peuple immense ;  
Le moins que vous pourrez chiez sous vos lambris :  
Assez d'autres sans vous font caca dans Paris.  
Et vous qui forcément attendez le dimanche  
Pour mettre l'habit neuf et la chemise blanche ,

A votre tour enfin rendez-vous dans ces bois  
Qui du moins en sept jours sont à vous une fois. ♡  
Ces ormes, ces tilleuls et ces chênes antiques  
Valent bien que pour eux vous fermiez vos boutiques ;  
Fermez-les donc , partez : grace à tous vos étrons  
Vous verrez croître encor les branches et les troncs ;  
Et si sur le gazon vous faites des ribottes ,  
Rendez tout et jamais ne remportez vos crottes.  
En vain on me dira qu'on pourrait être vu :  
Ce n'est que quand on veut qu'on y montre son cu.

Autour de ses palais , autour de ses baraques ,  
Non loin de sa rivière et près de ses cloaques ,  
Paris possède aussi des jardins élégans :  
Mais hélas ! on ne peut faire caca dedans ;  
Et de fiers grenadiers qui font là sentinelle  
Seraient quasi tout prêts à brûler la cervelle  
Au premier qui voudrait seulement y pisser.  
De ces jardins si beaux il vaut mieux se passer.

Dans les départemens *vive* nos promenades !  
On n'y craint ni soldats , ni mousquets , ni bourades ;  
Chacun sans se gêner y déposant son cas  
Vous y donne à compter plus d'étrons que de pas.  
Point de ces écriteaux qui chagrinant la vue ,  
Vous disent : **TOUTE ORDURE EST ICI DÉFENDUE.**  
Quand j'en vois de pareils , je rebrousse chemin ;  
Car jamais je ne chie aujourd'hui pour demain.  
Il est parfois heureux de vivre sans police.

Mais la forêt vous offre un ombrage propice :  
Vous qui depuis long-tems ne faites que péter ,  
Hâtez-vous , gros joufflus , il faut en profiter ;  
Voyons si dans mon art vous êtes passés maîtres.  
Oui , je le crois. Eh bien ! mettez-vous sous ces hêtres ,  
Et préférez celui qui sans bosse ou sans noeuds  
Lève droit comme un I son front majestueux.  
Outre *le parasol* , même *le parapluie* (60)  
Qu'il tend sur votre tête , au besoin il appuie  
Et le dos et les reins , alors que vous chiez ,

En deux tout simplement si vous ne vous pliez,  
Car il est en ce cas une double posture (61):  
L'une qu'à tout le monde enseigne la nature,  
L'autre plus recherchée et que les connaisseurs,  
Ne fût-ce que par ton, prescriront aux chieurs.  
Ainsi vous choisirez entre ces deux manières.

Souvent dans les forêts se trouvent des clairières,  
Des tertres, des rochers, des vallons, des ravins:  
Et vous qui dès long-tems connaissez les chemins,  
Faites de tous ces lieux autant de lieux d'aisances,  
Et gardez-vous d'avoir d'injustes préférences.  
Il faut chier par-tout, et que le même endroit  
D'acaparer vos cas n'usurpe point le droit.  
Mais quand vous cheminez vers un lieu favorable,  
En rencontrez-vous un qui soit plus agréable?  
Arrêtez-vous sur cul, plantez-y vos étrous,  
Et tâchez d'égaliser les cas des bûcherons,  
Pour fêter dignement un endroit romantique  
Qui reclame à son tour cette faveur unique.  
Le lendemain suivez votre premier projet.

Et quel bonheur encor, dans un autre trajet,  
De trouver un ruisseau qui sous l'épais feuillage  
Des oiseaux d'alentour excitant le ramage,  
Fixera vos regards sur ses flots argentés!  
Ne vous éloignez pas de ses bords enchantés,  
Sans lui payer au moins le tribut d'une crotte.  
Faites mieux, et tandis que siffle la linotte,  
Un pied sur chaque bord, ainsi qu'un pont volant,  
Placez-vous et chiez au dessus du courant :  
Vos étrons à fleur d'eau naviguant sans nacelle,  
Après avoir passé sous *une arche nouvelle*,  
Du ruisseau mollement suivront tous les détours,  
Et feront un voyage heureux et de long cours.

Cependant au milieu d'une course incertaine (62),  
Si vous trouvez jamais une claire fontaine,  
Ne vous avisez pas d'en profaner les eaux.  
C'est la source sacrée où l'homme et les oiseaux  
Appaisent au besoin la soif qui les dévore.  
Pour vous dédommager, je vous permets encore  
De chier dans un lac ou bien dans un étang.

Quelquefois une roche entr'ouvrira le flanc,  
Pour vous offrir un *siège* et même une *lunette* ;  
Plus loin un orme creux présente une *cuvette*,  
Et sans doute avant vous on a chié dedans :  
Mettez donc à profit ces *heureux* accidens.

Mais au creux du vallon j'apperçois la rivière  
Qui du bois, en tournant, arrose la lisière,  
Et déjà la chaleur invite à se baigner.  
Quel plaisir vous attend ! hâtez-vous de gagner  
Le bord le plus fleuri, la place transparente,  
Où va vous recevoir l'onde rafraîchissante.  
Pour cette occasion sagement réservé  
Votre cas sera donc à grands flots abreuvé.  
Quand vous serez d'avis de vous mettre en posture,  
Du côté du courant tournez-vous la figure,  
Tandis que le cul reste à la vague opposé :  
C'est que dès en naissant l'étron tout disposé  
A remonter sur l'eau qui le soutient sans peine,  
S'offre au moins à vos yeux avant que l'eau l'entraîne.

Vous verrez même aussi les bulles d'air puant  
Qui sous votre menton montent en un instant,  
Si lorsque vous chiez, le cul dans la rivière,  
Des vesses ou des pets précèdent la matière.  
Ce passe-tems est court; mais au loin sur les flots  
Votre œil suivra l'étron nouvellement éclos,  
Qui voguera long-tems au gré d'une eau tranquille;  
Et quand il passera sous le pont de la ville,  
Peut-être pourrez-vous un moment le revoir  
Et lui dire à jamais ou bon jour ou bon soir!  
Hélas! souhaitez-lui plutôt un bon voyage:  
Que d'avidés poissons le guettent au passage!  
Si par hasard il va jusqu'au vaste océan,  
Il y sera gobé par le premier merlan.  
Au reste c'est le sort de tout en ce bas monde:  
Il n'est rien dans les airs, sur la terre et sur l'onde,  
Qui ne soit à son tour détruit ou dévoré.  
Qu'importe? à chaque instant tout est régénéré.

Pour vous qui de la mer habitez les rivages,  
Et qui, la larme à l'œil, contemplez les naufrages,

Allons ; égayez-vous : moi je suis convaincu  
 Qu'il vaut encore mieux avoir la crotte au cu.  
 Chez deux tous les jours , en leur faisant visite,  
 Sur le sein de Thétis , sur le nez d'Amphitrite ;  
 En vain les dieux mariés de leurs tridentés  
 Jetteront les hauts cris et montreront les dents ;  
 Du sommet d'un rocher montrez-leur le derrière,  
 Et montrez-le sur-tout aux Anglais *en croisière* :  
 Bientôt pour les dompter nous aurons des vaisseaux :  
 C'est peu. Si j'étais là , c'est au milieu des eaux  
 Que je voudrais chier ; la mer calme et tranquille  
 N'offrant à mes regards qu'une glace immobile,  
 Je mettrais à l'instant habit , culottes bas ,  
 Et j'irais dans les flots accoucher de mon cas.  
 Ainsi mon bel étron à la Vénus marine  
 Ressemblerait un peu , du moins par l'origine ,  
 Et peut-être élevé sur le dos des Tritons ,  
 Serait-il reconnu pour le dieu des étrons.

Emportant les beaux jours , bientôt l'été se passe ,  
 Il faut donc , pour chier , changer encor de place.

Vous pourrez dans l'automne agir comme au printemps :

Pour diriger ses pas, on consulte le tems.

Toutefois au printemps, en chassant sous l'ombrage,

Dont mille arbres fruitiers couvrent maint héritage,

Il ne peut sur le cul vous tomber que des fleurs,

Et dans l'automne il peut arriver des malheurs.

Qu'une poire, une pomme, une noix, un marron

Se détachant soudain, écrase un pauvre étron,

Rien de mieux; que le fruit attrape le derrière....

Ce coup là vaudrait presque un bon coup d'étrivière :

C'est à vous de chercher à vous en garantir.

Enfin dans quelque endroit comme il faut se blotir,

Je vous conseillerais de vous tenir en plaine;

Maint chasseur, direz-vous, sans cesse s'y promène.

Croyez qu'il n'aurait pas l'œil bon, ni le nez fin,

S'il prenait en plein jour un cul pour un lapin.

Non, ne redoutez pas son arme foudroyante.

Mais un petit malheur d'espèce différente

Pourrait vous arriver comme à certain chieur,

Qui faillit d'en mourir de surprise et de peur.  
En plaine il était prêt à pousser une selle :  
Caché par un buisson , un rustre avec sa pelle  
Non loin , sans dire mot , étendait du fumier ;  
Dans le champ du voisin voyant qu'on va chier ,  
L'envie au cœur lui parle ; il quitte son ouvrage ,  
Arrive à pas de loup , n'ayant d'autre bagage  
Que sa pelle ; il la tend sous le cul du chieur ,  
Y reçoit le caca dans toute sa fraîcheur ,  
Puis , comme un vrai lutin , s'esquive avec sa proie ,  
Que dans son propre champ il enterre avec joie.  
Mon chieur se retourne , après avoir fini ,  
Et voyant que l'endroit d'étrons est dégarni :  
O Dieux ! quoi ! rien , dit-il ! ai-je donc la berlue ?  
Comment diable ! ma merde est-elle disparue ?...  
Voilà mon homme alors qui tombe en pamoison.  
Enfin il eût perdu tout-à-fait la raison ,  
Si d'abord qu'il revint de sa frayeur extrême ,  
Il n'eût su le fin mot par le paysan même.  
Ainsi plus d'un chieur est parfois attrapé ,  
Ce qui vaut beaucoup mieux que d'être constipé.

En tous lieux cependant les vendanges sont faites ;  
Déjà les fruits d'hiver rangés sur des tablettes  
Attendent le moment d'embellir nos desserts ;  
Le vent du nord commence à souffler dans les airs ;  
Les arbres à regret dépoillent leur verdure ;  
Et le moment approche où la belle nature  
Va n'offrir à nos yeux que de tristes horreurs.

Où pourrai-je à présent conduire mes chieurs ?  
Qu'ils me suivent toujours ; sur la glace et la neige  
Comme sur le gazon mon bas-ventre s'allège ,  
Et je ne suis pas homme à craindre le verglas ,  
Quand je me sens besoin de déposer mon cas.  
C'est ainsi que doit faire un chieur intrépide ;  
Seulement s'il a froid , sa course est plus rapide.  
N'a-t-on pas tout le tems de couvrir les tisons ?  
D'ailleurs, l'hiver, ainsi que les autres saisons (63),  
L'hiver a ses beaux jours : En décembre ou *nivôse* ,  
Si l'on ne cueille pas le jasmin et la rose,  
Sur la cîme des monts , sur le front des coteaux

Le soleil fait briller de mobiles cristaux,  
 Qui surpassent l'éclat des fleurs éblouissantes  
 Dont se parent, l'été, nos campagnes riantes.  
 Mais que dis-je ? Tripet, le renommé *Tripet* (64),  
 Qui dans sa serre à peine oserait faire un pet,  
 Crainte de dessécher ses superbes tulipes,  
 N'en a pas qui ne soient plus laides que des tripes,  
 Auprès des diamans, des perles, des rubis,  
 Dont le bon homme Hiver parseme ses habits.

Vous donc qui, comme moi, ne craignez point la glace,  
 Venez, nous trouverons toujours assez de place,  
 Pour chier dans les champs sans nous geler le cu.  
 A huit lustres déjà le mien a survécu,  
 Quoiqu'il ait tous les ans souffert de la froidure,  
 Et si le vôtre encor n'a pas la peau si dure,  
 Chez toujours dehors, elle s'endurcira;  
 Puisqu'on se fait à tout, votre cul s'y fera.

Quoi les dames aussi, par un grand vent de bise,  
 Pour suivre vos leçons, trousseraient leur chemise!

Dans la neige traçant de pénibles sentiers ,  
Au lieu de pondre un cas au sein de leurs foyers ,  
Elles iraient , ainsi qu'une simple ouvrière ,  
Aux injures du tems exposer leur derrière! —  
— Sans doute ; pourquoi pas ? Elles risquent bien moins  
Lorsque sur des glaçons elles font leurs besoins ,  
Que quand près d'un bon feu soufflé par quelques vesses ,  
Les pieds sur les chenets , se chauffant trop les fesses ,  
D'un air indifférent elles grillent la peau  
D'un cul qui devrait être et si blanc et si beau.  
Renoncez donc , l'hiver , à vos chaises percées ,  
Mesdames ; sur la neige en vous voyant troussées ,  
Que des juges intacts disent : On eut raison  
De faire tant de fois une comparaison  
Dont la neige , à coup-sûr , n'a pas tout l'avantage.  
Ayez soin du derrière autant que du visage ;  
Eh ! c'est lui qui souvent sauve une laideron.  
Qu'elle soit apperçue en poussant un étron :  
Elle peut par le cul se faire des conquêtes ,  
Comme bien des beautés s'en font avec leurs têtes.

Des dames cependant je n'exigerai pas  
 Qu'elles mettent à l'air ces précieux appas,  
 Lorsque sur l'horizon il gèle à pierre-fendre.  
 Non, certes! Pour cela j'ai l'ame un peu trop tendre,  
 Et je serais fâché qu'il arrivât malheur.  
 Quand la saison sera dans toute sa rigueur (65),  
 Et qu'il ne fera bon qu'auprès d'un hêtre en flammes,  
 Chiez donc dans un pot : à vous permis, mesdames.

Enfin je vous dirai pour dernière leçon,  
 Qu'on n'est pas en chiant quitte pour la façon.  
 Tout ce qui vient de nous ayant droit de nous plaire,  
 Qui brusque ses étrons, n'est pas digne d'en faire.  
 La nature exigeante et sage en sa bonté,  
 Imposa des devoirs à la paternité.  
 Eh! qu'est-ce qu'un étron? Sorti de sa clôture,  
 Un étron n'est-il pas notre progéniture?  
 Le destin qui l'attend vous parle en sa faveur;  
 Ainsi que son aspect vous chatouille le cœur.  
 Dans les bois, en plein champ, ou contre les murailles

Dès qu'il a déposé ce fruit de ses entrailles,  
Qu'un chieur se retourne, et s'il est bien appris,  
Semblable au bon papa prenant congé d'un fils,  
A l'amant malheureux quittant une maîtresse,  
Qu'il jette sur son cas un regard de tendresse.  
Hélas! Puisqu'un étron doit être abandonné,  
Est-ce trop d'un coup-d'œil à cet infortuné?  
Le nez sur son caca qu'avec joie il contemple,  
Un enfant en tout lieu vous montrera l'exemple.  
Par son âge affranchi du joug des préjugés,  
A peine ses étrons du cul sont délogés,  
Que sans perdre le tems à joindre sa brayette;  
Il s'arme d'un brin d'herbe ou d'un bout de baguette,  
Et farfouillant la merde avec attention,  
Reste un quart-d'heure anprès dans l'admiration.  
Tels à Rome on a vu ces anciens Aruspices  
Chargés d'offrir aux Dieux de sanglans sacrifices,  
En extase observer la *rata* d'un poulet,  
Et du sort des combats y chercher le secret:  
Tel encore un *frater*, loin de l'académie,  
Fait sur un corps puant son cours d'anatomie.

Ainsi présumant trop de mes faibles talens ,  
 Sur un art *prétendu* j'ai fait quatre longs chants.

*Quelle verve !* Il est vrai que du ton didactique  
 J'ai passé bien souvent au ton bas ou comique.

Eh ! qu'importe ? Je fus utile aux constipés ,  
 Et j'ai fait rire ceux qui de rien occupés ,  
 Ne lisent que des riens , attendant que Delille  
 Donne un nouvel essor à sa Muse fertile :  
 Peut-être verrons-nous un *Homère français* ?

Pour *mon petit merdeux* si je brigue un succès ,  
 Sans doute mes efforts sont dignes d'un bon père ,  
 Et doivent des censeurs désarmer la colère.  
 De pousser un gros cas j'ai la prétention ;  
 Mais loin , bien loin de moi la sottise ambition  
 De pousser mon ouvrage au nombre des *classiques*.  
 Qu'il soit à tout moment enlevé des boutiques ;  
 Qu'on l'achète toujours , sans le prêter jamais ,  
 Et qu'il n'ait point le sort *des livres au rabais* :  
 Du reste à l'éplucher que maint pédant s'amuse ,

Sans regret , sans pitié je lui livre ma Muse.

Pour me chercher chicane , ils feront mille efforts

Ceux-là qui des auteurs vont redressant les torts ;

Mais de l'invention j'aurai du moins la gloire ,

Et *grace aux acheteurs* quelques écus pour boire.

C'est donc en vain , Messieurs , que vous direz partout

Que j'ai fait un poëme et sans art et *sans goût* ;

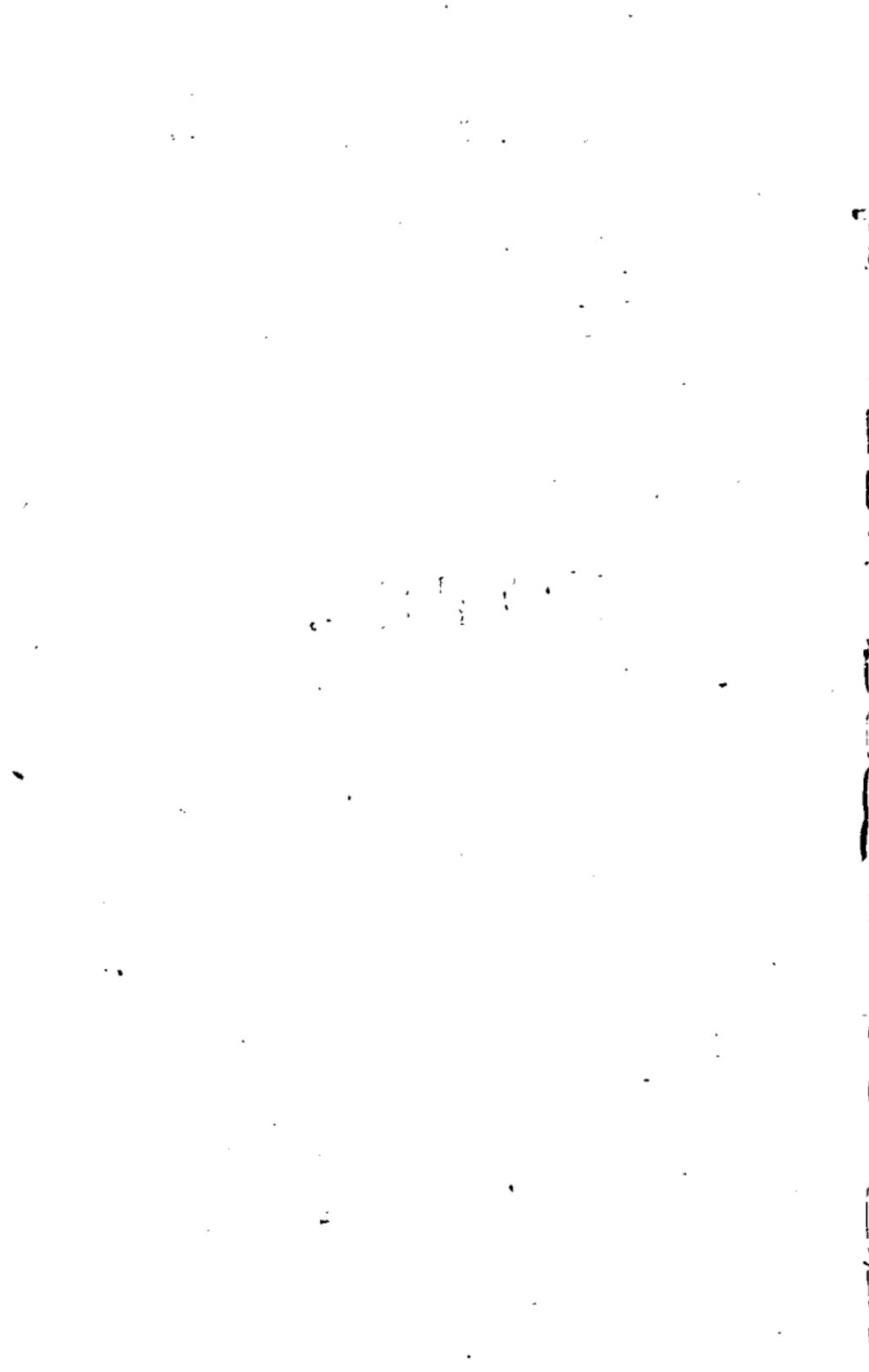
Vous ne m'entendrez pas crier : Miséricorde!

**J'AI CHANTÉ LES ÉTRONS : QUI VOUDRA MORDRE Y MORDE!**

**FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.**



# NOTES.



---

---

# NOTES

## DU CHANT PREMIER.

---

(1) **M**AIS si la poésie est sœur de la peinture.

**M.** Delille a dit :

Puisque la poésie est sœur de la peinture.

Mais il n'est pas étonnant que je me sois si bien rencontré avec lui, puisque la pensée de ce vers est au moins aussi vieille qu'Horace. Au reste, je prévient le lecteur, une fois pour toutes, qu'il peut se trouver dans le cours de cet ouvrage beaucoup de réminiscences, que M. Delille me pardonnera tout le premier; qui est-ce qui n'a pas besoin d'indulgence en pareil cas ?

(2) Oui je pourrais nommer quelques auteurs fameux  
Dont le goût n'exclût point des passages merdeux.

On sait que les langues grecque et latine n'étaient pas si scrupuleuses que la nôtre, et n'employaient

pas de circonlocutions pour exprimer des besoins naturels. Je citerai des passages grecs dans une autre circonstance; et un jour que j'aurai le temps, je compulsurai les principaux auteurs latins, et je rendrai cette note *une des plus savantes qu'il y ait dans les poèmes modernes*. Je ne puis cependant me dispenser de parler, quant à présent, de Virgile, qui n'a pas été plus réservé que les autres. Quoiqu'en général il se soit toujours servi de *mots propres*, ne fait-il pas entendre, *livre 3*, que les Harpies ont fait caca sur le *fricot* d'Enée? Rapprochons-nous-en à son célèbre traducteur.

Déjà le feu brûlait sur l'autel de nos Lares;  
 Alors l'avidé essaim de ces oiseaux barbares,  
 Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets.  
 Sort, s'élançe à grand bruit, s'empare de nos mets,  
 Et d'excrémens impurs empoisonne le reste.

Il y a seulement dans l'original, *polluit ore dapes*; mais comme il est dit plus haut que ces monstres sont sujets au dévoiement le plus infect, *fœdissima ventris proluviæ*, il est clair que le mot *ore* veut dire ici *le trou du cul*; or tout le monde sait ce qui sort de là.

Pour achever de convaincre le lecteur, je veux lui citer une des meilleures autorités sur cette matière : *A Rome, disent les Mémoires de l'Académie de Troyes, à Rome, on ne se faisait pas de difficulté de parler de merde. Horace, le délicat Horace et tous les poètes du siècle d'Auguste en parlent en cent endroits de leurs ouvrages. Tom. 1, pag. 32.*

(3) Et sans chercher plus loin, un chanoine, un curé,  
 Malgré la robe noire et le bonnet quarré,  
 En ce genre ont laissé maintes historiettes,  
 Qui de nos curieux garnissent les tablettes.

Rabelais, dans *le Gargantua*, et Béroalde de Verville, dans *le Moyen de parvenir*, ont parlé aussi français que moi ; ils ont même des manières de dire si naïves, si originales, si expressives, que j'aurais bien voulu m'en les approprier. Mais ils n'ont fait que *de la vile prose*, et moi je parle *le langage des Dieux*. J'ai donc été obligé d'y renoncer, et de voler de mes propres ailes.

D'autres depuis se sont encore exercés sur cette matière. Voici une ode attribuée à Piron, et qu'il a

faite, m'a-t-on dit, en 1744, à l'époque de la convalescence du roi Louis xv à Metz, après une maladie dans laquelle ce prince avait manqué de succomber :

Viens me tenir lieu d'Apollon,  
Esculape, dieu des clystères;  
Que ta seringue et ton canon,  
Digne instrument de tes mystères,  
Me fasse chier sans effort  
Des vers et puans et sublimes,  
Tels que tous les jours il en sort  
Par les culs huilés des minimes.

Louis avait l'anus bouché :  
Par la bouche il avait beau prendre  
Du *minoratif* recherché,  
Il périssait faute de rendre ;  
Lorsqu'un mousquetaire à genou,  
Seringue en main, vient par derrière,  
Et salt si bien viser au trou,  
Qu'il rompt la fatale barrière.

Que vois-je ! O ciel ! c'est un étron !  
Que la matière en est louable !  
Il est gros comme un saucisson  
Et garnirait bien une table.  
C'est l'œuvre du plus grand des rois,  
L'odeur, le goût sentent le trône ;

Et jamais un anus bourgeois  
N'en eût accouché sans matrone.

Instrument de notre bonheur,  
Etron, délices de la France,  
Je te croquerais de bon cœur,  
Si je t'avais en ma puissance.  
Mais je vois *Dumoulin* <sup>1</sup> présent  
Te regarder d'un œil d'envie :  
Ciel ! il porte sur toi la dent,  
En dépit de la *Peyronie* <sup>2</sup>.

Ménage un si rare trésor,  
Arrête, la France t'en prie.  
Pourrais-tu bien donner la mort  
A qui nous a donné la vie ?  
De ce sacré dépôt garant,  
Respecte un ragoût qui te tente ;  
Songe que le peuple l'attend  
Grands yeux ouverts, bouche béante.

(4) Je ne crains point d'écueil ; je veux que mon ouvrage  
Des plus fins connaisseurs emporte le suffrage ;  
Je veux qu'on le relise après qu'on l'aura lu ;  
Et si l'on trouve bon de s'en torcher le cu  
J'y consens.....

Oui, j'y consens de bon cœur, et même j'in-

<sup>1</sup> Médecin du roi.

<sup>2</sup> Chirurgien du roi.

vite tous ceux qui aiment à jeter leur argent par les fenêtres, à en avoir toujours un exemplaire en train dans leur cabinet d'aisances. Si on aime à faire la lecture en chiant, que peut-on lire de mieux en pareil cas? Plus on usera d'exemplaires, plus on fera plaisir à l'auteur, à l'imprimeur et au libraire, qui veilleront avec soin à ce qu'il y en ait toujours dans le commerce. Il y a plus; en admettant que, par la suite, un certain nombre de personnes ne veuille plus s'essuyer le derrière qu'avec les feuillets de mon livre, et en occasionne un débit extraordinaire, on promet d'en diminuer le prix, et de l'imprimer sur un papier *impayable* pour cet usage.

(5) On fit l'*Art de Péter* et l'*Éloge du Pet*.

Si quelques-uns des lecteurs voulaient se procurer ces deux traités curieux, j'imagine qu'ils me sauront gré de leur éviter de fausses démarches. Le premier se trouve en *Westphalie*, chez *Florent Q.*, rue *Pet-en-gueule*, au *Souflet*, ou à Paris, chez *Barrois et fils*, rue de Savoie, n° 23. Le second, en supposant qu'il y en ait encore, puisqu'il n'a

été tiré qu'à mille exemplaires, se vend chez Favre, palais du Tribunal.

Le docteur Swift, le plus grand génie de l'Irlande, et surnommé *le Rabelais d'Angleterre*, a fait aussi un livre intitulé *le grand Mystère*, ou *l'Art de méditer sur la garde-robe*, lequel a été traduit en français par Le Sage; mais ce livre est rare comme les bonnes choses; je ne fais que de le trouver, quoique je le cherche depuis long-temps. Au reste, je suppose qu'il devient inutile, au moyen de ce que MON ART DE CHIER offre suffisamment à méditer *sur la garde-robe*, et j'espère qu'on n'y trouvera rien de *mystérieux*; car j'ai fait ce que j'ai pu pour être clair.

- (6) Des peuples différens consultons l'origine :  
Connurent-ils alors un art de la cuisine ?

Je ne sais pas pourquoi l'auteur de la Gastronomie appelle ces temps-là *des temps malheureux* :

Quand l'homme se nourrit sans art et sans apprêts;  
Quand le seul appétit assaisonne les mets,

et quand on chie aisément et abondamment comme

cela arrive toujours en ce cas-là, il me semble à moi qu'il ne manque rien au bonheur.

- (7) Noé le Patriarche inventa la liqueur  
 Qui réchauffe, ranime et réjouit le cœur,  
 Lorsque le besoin seul en indique l'usage,  
 Et Noé le premier abusa du breuvage.

*Cœpitque Noe vitr agricola exercere terram et plantavit vineam.* Oh ! pour ma part, je lui en ai de grandes obligations. *Bibensque vinum inebriatus est.* C'est en quoi il fit mal, d'autant plus que les suites de son ivresse furent très-indécentes et fatales à l'un de ses fils.

*Bonum vinum lætificat cor hominis.* Oui, mais adieu le plaisir quand on en prend trop.

- (8) Les Grecs dégénérés des héros pleins de gloire  
 Qui tenaient tour-à-tour l'épée et l'écumoire.

Suivant l'auteur de *la Gastronomie*, qui n'a pas pris cela sous le bonnet de son cuisinier, il est constant que les héros d'Homère écumaient eux-mêmes leur pot, et tournaient la broche :

*Qui ne sait aujourd'hui qu'ils descendaient souvent  
Au soin de préparer un grossier aliment ?*

- (9) Ils ne se doutaient pas ces aveugles mortels,  
Que ce qui fait en l'air foirer Jupiter même,  
Constipe les humains.

Certainement le plus puisant des Dieux ne se nourrissait que de nectar et d'ambrosie ; aussi je ne conçois pas qu'il ait eu la foire , comme le prouve ce vers latin :

*Juppiter altifoirans totum merdavit Olympum.*

Mais cette nourriture-là , ou celle qui en approche , si elle donne la courante aux habitans de l'Olympe , elle est nécessairement si *relevée* , qu'elle doit constiper les simples mortels.

- (10) Mais grace à leur *broüet* les Lacédémoniens  
En faisaient de gros tas au nez des Athéniens.

L'aimable auteur de la Gastronomie , avec qui je serai en guerre continuelle , se donne aussi les tons de mépriser cette galimafrée des Lacédémoniens ,

*De vinaigre et de sel détestable mélange.*

Eh ! sans elle , à cette époque , il n'y aurait plus eu de chiens dans la Grèce.

Je regrette bien de n'avoir pas pu mettre à la barbe des Athéniens , au lieu de *au nez des Athéniens*. C'est une *grande beauté* de moins dans mon ouvrage.

(11) Didon n'eût pas en vain tenu tant de propos,  
Et Rome aurait subi le destin de Carthage.

Non, cette reine si indignement abandonnée par le chef des Troyens, après les avoir si bien traités à sa cour, n'aurait pas dit impunément :

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!*

Et si Annibal fût venu au monde quelques années plus tard, je crois que les Romains qui alors étaient presque tous constipés, auraient plus d'une fois chié de peur.

(12) ..... Un Génois s'imagine  
Qu'il est un nouveau monde; il traverse les mers  
Et découvre en effet un nouvel univers.

Pour les éclaircissemens que le lecteur pourrait

desirer à cet égard, je le renvoie au *Poème de la Navigation*. Il était du sujet de M. Esménard de faire un éloge magnifique et pompeux de toutes les nouvelles découvertes ; il était du mien de me déchaîner contre. Je ne crois pas, en effet, que le bien qui est résulté pour nous de la conquête de l'Amérique compense à beaucoup près les maux qu'elle a causés à l'humanité entière. Je dirais volontiers du siècle où toute l'Europe a été chercher des colonies lointaines ce que *Bartholo* disait du sien : Qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ?

(13) Mais le fait est certain, je l'ai vérifié,

Oùï, je l'ai vérifié, non pas une fois, mais vingt, et il est probable que le lecteur en a fait aussi la remarque en plusieurs occasions. Quant à moi, je n'ai jamais vu ou aperçu une femme chier en plein air, que je n'aie été après observer ses étrons ; et bien que j'eusse là-dessus une espèce d'habitude, je suis encore à m'accoutumer à *la grosseur dont ces Dames les font*. En vain on me dira que la nature a pourvu à tout ; cela ne m'empêchera pas de plaindre un sexe condamné par elle aux accou-

chemens pénibles , de quelque côté qu'ils aient lieu. Car on ne peut supposer qu'un gros étron sorte aussi facilement qu'un petit. Ainsi , Messieurs , toutes les fois que vous verrez , n'importe où , un étron d'une taille gigantesque , soyez persuadés que c'est l'œuvre d'une femme , peut-être même de celle qui vous est chère ; et si vous avez un bon petit cœur , pleurez donc et chiez bien des yeux , vous en pisserez moins , est-il dit dans *le Moyen de parvenir* , Hist. du jeune Homme fessé.

(14) Regardez donc de près à votre nourriture ,  
 Mesdames , si toujours vous voulez sans douleur  
 Pondre de ces étrons surpassant en grosseur  
 Les étrons les plus forts que ferait un Hercule ,  
 Et laisser aux marchands et seringue et canule.

C'est peut-être m'avancer trop loin de dire que ce sera toujours *sans douleur*. Non , Mesdames , je n'ose pas vous le prédire ; j'ai trop peur que beaucoup d'entre vous ne me prennent pour un faux prophète. Mais au moins vous chiez sans le secours des lavemens ; et si vous en prenez encore , ce sera uniquement pour vous conserver le teint frais.

- (15) Des faciles étrons, ô cuisine ennemie,  
*L'Almanach des gourmands et la Gastronomie*  
 Avec assez d'éclat t'ont remise en vigueur !

Il est certain que ces deux livres-là ont eu un grand succès, et méritaient de l'avoir. Déjà le premier est à sa quatrième édition, et le second à sa troisième. En supposant donc que ces deux ouvrages n'aient été tirés qu'à trois mille exemplaires chaque fois, ce qui est bien peu, il résulte de là qu'il y au moins en France vingt-un mille amateurs de bonne chère qui savent lire. Il y en a sans doute un plus grand nombre qui ne sait ni *a* ni *b*. Mais comme ce nombre de gourmands est très-petit, eu égard à notre population, j'aime à croire qu'il y a beaucoup plus de personnes qui tiennent à mes principes, et qui mettant le plaisir de chier au nombre des jouissances réelles, achèteront mon ouvrage, sinon par besoin, du moins par précaution.

- (16) Regardez cette vierge à la fleur de ses ans :  
 Son cœur a-t-il parlé ? C'en est fait, son derrière  
 Ne rendra presque plus de fécale matière.

Il est trop vrai que les amoureux ne chient pas ;

et cela par une raison bien simple, c'est qu'ils ne mangent pas. Malheureusement cet état dure quelquefois assez long-temps ; les jeunes gens qui éprouvent la passion de l'amour pour la première fois sont ordinairement timides, et n'osent pas se déclarer, à moins qu'ils ne fassent sur eux un effort extraordinaire. D'un autre côté, il est dans l'ordre que les demoiselles ne parlent pas les premières ; il faudrait donc pour l'intérêt de tous, ou que cet ordre fût interverti, et alors les choses iraient bien plus vite, ou que le sexe masculin que la nature a destiné à faire les avances, s'expliquât plutôt, et ne perdît pas le temps en soupirs inutiles. Quant aux amoureux qui n'en sont pas à leur coup d'essai, on sait qu'ils mangent et chient à merveille. Il n'y a que le premier pas qui coûte.

FIN DES NOTES DU PREMIER CHANT.

---

---

## CHANT DEUXIÈME.

---

- (17) **L**es pauvre, autant qu'il peut, suit de près la nature ;  
C'est pour vivre, en un mot, qu'il prend sa nourriture.

Oui, c'est bien lui qui observe la maxime que l'avare voulait faire graver en lettres d'or sur la cheminée de sa salle : *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.* Mais supposons-le sensible au doux plaisir de chier, il n'enviera pas plus au riche sa bonne chère, que le savetier de La Fontaine n'enviait au financier ses richesses immenses :

*Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,  
Et reprenez vos cent écus.*

Liv. VIII, Fab. 2.

- (18) Toujours de haricots une large gamelle,  
Et pour les engraisser quelques bouts de chandelle  
Parfois liaient la sauce.

Ce n'est pas un conte fait à plaisir. Il est certain que dans les gamelles qu'on servait le soir, il se

..

trouvait de temps en temps des bouts de chandelles , qu'apparemment les marmitons y laissaient tomber par mal-adresse. Une fois même on y trouva un rat , qui s'étant précipité dans la marmite , eut l'honneur de paraître sur la table comme un mets friand.

- (19) Ce régime existait durant toute l'année ;  
Comme allait le matin , allait l'après-dînée.

Quoiqu'en racontant on exagère toujours , je n'ai rien exagéré dans ce récit sur le régime du collège de Montaigu ; j'en atteste tous ceux de mes anciens camarades qui se trouveraient au nombre de mes lecteurs. Les incrédules peuvent s'adresser à ceux qui sont connus dans le monde , tels que MM. de Guerle et Léger. Ce n'est pas que je veuille faire ici un crime aux autres de leur obscurité ; n'ai-je pas à craindre , au contraire , qu'ils m'en fassent un dans la suite d'avoir voulu sortir de la mienne. Ils auront bien raison , si mon ouvrage n'est du goût de personne. Mais pour m'en consoler , j'irai manger des haricots avec eux à la première réunion qui sera provoquée ; j'ai su par les journaux qu'il

y en avait eu plusieurs ; et si mes affaires me l'eussent permis ; je n'aurais pas manqué de m'y trouver. Car bien que j'aie étudié plus d'années à *Louis-le-Grand* qu'à *Montaigu*, et que j'aie beaucoup plus de camarades de *la rue Saint-Jacques* que de *la rue des Sept-Voies*, j'avoue que j'ai conservé autant d'amitié pour les uns que pour les autres, et qu'il y en a plusieurs avec qui je voudrais bien que d'heureuses circonstances me rapprochassent.

- (20) Du matin jusqu'au soir avec de longues mines  
Quelle foule empressée assiégeait les latrines,  
Restes d'un bain public ou d'un temple païen  
Qu'avait construit jadis l'empereur Julien !

C'était la tradition de mon temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces latrines étaient un souterrain assez vaste éclairé par des fenêtres très-hautes donnant sur la rue des Chiens, et dont la voûte soutenue par de gros piliers ressemblait assez à celle d'un temple ou d'une église. L'empereur Julien n'est là que pour la rime ; cependant comme ses Thermes ne sont pas très-éloignés, il serait possible que cette construction fût au moins de son règne.

(21) Des rats de la maison c'était la métropole.

Les rats y étaient en très-grand nombre, d'une grosseur prodigieuse, et d'une hardiesse extraordinaire. On en voyait quelquefois qui non-seulement tenaient tête à plusieurs chats réunis, et sortaient victorieux de cette lutte ordinairement inégale, mais encore qui traversaient impunément la cour du collège au moment où tous les écoliers y étaient en récréation. Il n'y avait pas de coups de balles, de coups de pied qui en vinsent à bout; et sur dix qui faisaient ce trajet périlleux, il y en avait neuf qui échappaient à la fureur de leurs ennemis. Il est vrai que, dans leur désespoir, ils sautaient aux jambes, et que la crainte d'être mordu empêchait souvent de donner des coups plus sûrs.

(22) Par un heureux hasard durant quelque'exercice,  
 Qu'un maître vint à faire une absence propice,  
 Soit pour aller péter, soit pour aller chier,  
 ( Car le maître chiais autant que l'écolier )  
 Par un chemin couvert, une étroite ouverture  
 Que de pets s'élançant de leur prison obscure  
 Précipitaient leur vol dans les airs infectés!

Quel homme ayant passé les premières années de

sa jeunesse dans un collège ou dans une pension , ne se rappelle pas avec plaisir les courts et rares instans où le maître s'absentait ? Comme on profitait de cette absence pour mille espiégeries , pour mille petites confidences , pour mille communications relatives aux difficultés du travail , pour mille petits besoins ! Quel désordre en une minute ! Avec quelle précipitation il était réparé ! Il y avait toujours quelques étourdis qui finissaient par payer pour les autres ; mais ils s'en consolaient dans l'espoir qu'une autre fois les autres paieraient pour eux.

- (25) Choisissez prudemment parmi les mets divers  
 Que la terre produit , qu'on trouve au sein des mers ,  
 Choisissez, dis-je, ceux que la simple nature  
 Désigna de tout tems pour notre nourriture.

Me voilà bien ici en opposition avec *la Gastronomie* et *l'Almanach des Gourmands* ; j'en demande pardon à leurs auteurs ; mais *chacun prêche pour son saint*. Cependant les conseils que je donne ici ne s'adressant qu'aux gens constipés , il est clair qu'ils peuvent recommencer à faire bonne chère , une fois que le cours des étrons est rétabli , sauf

à revenir à moi, quand ils ne chient plus, semblables à ceux qui congédient leur médecin quand ils sont guéris, et le redemandent dès qu'ils sont malades.

(24) Il est bien d'autres mets dont l'usage fréquent  
Éteindra la chaleur qui durcit l'excrément.

Pour suppléer à ce que je ne dis pas, mes lecteurs peuvent avoir recours à un petit livre qui a pour titre : *Le Directeur des estomacs, ou instruction sur les alimens de toute espèce dont chacun selon son âge et son tempérament peut se permettre ou doit s'interdire l'usage, etc.* Paris, Debroy, rue Saint-Honoré, et Desenne, palais du Tribunal.

(25) Comme on a distingué différens pets et vesses.

Vous qui êtes sujets aux vents, voyez l'*Art de péter*, et instruisez-vous à fond sur cette matière, si vous voulez joindre la théorie à la pratique.

(26) Ces cas sont composés ou de *bran* ou de *merde*.

J'avoue que j'ai réfléchi long-temps pour savoir

au juste à quoi m'en tenir sur le *bran* et la *merde*, et décider lequel de ces deux cas devait avoir la préséance. Ce qui a commencé à m'ébranler en faveur de l'un plutôt que de l'autre, c'est le *genre* dont sont les deux mots; le masculin étant plus noble que le féminin, cette considération a donc commencé à faire pencher la balance du côté du *bran*, malgré tout mon respect pour ce qui est du sexe: cependant je n'aurois jamais osé porter un jugement définitif, si comme un trait de lumière, un distique latin bien connu ne s'était pas tout-à-coup présenté à ma mémoire:

*Quando cacare voles, chartam portare memento,*  
*Ne maneat digitis pendula merda tuis.*

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'effet du mot *pendula*; il est d'harmonie imitative; il prouve clairement que la *merde* approche de la *foire*, et que le *bran* est d'une nature plus robuste, comme je l'ai fait sentir dans ma description des différens cas.

(27) De là ces pruneaux noirs circulant dans Paris  
 Après *Quasimodo* sont vendus à vil prix.

Je dis après *Quasimodo*, parce qu'alors les temps

de pénitence étant expirés pour la plupart des pécheurs, on renonce aux alimens des Anachorètes, et on revient aux bons morceaux des anciens chanoines.

(28) Aimez-vous le raisin ? Le raisin le plus beau  
Dans les sables brûlans croit à Fontainebleau.

La réputation du raisin de Fontainebleau est faite depuis long-temps ; c'est avec le pavé qui se tire des roches de la forêt, le commerce principal de cette ville. Mais il faudrait que la récolte du raisin eût lieu *quatre fois l'année* pour que les habitans n'eussent point à se plaindre de la mauvaise qualité de leur sol, qui d'ailleurs ne leur offre pas de grandes ressources. Ils ont l'espoir, il est vrai, que l'Empereur viendra quelquefois séjourner dans leurs murs avec toute sa cour ; puisse-t-il se réaliser souvent ! Ceux qui n'ont pour fortune que des appartemens à louer ont bien besoin de ces voyages, ainsi que les marchands dont le commerce n'est pas de première nécessité. Car je sais de bonne part que le seul libraire qui s'y trouve a regret de s'y être établi, au lieu que deux à trois cents trai-

teurs, pâtisseries, aubergistes, marchands de vin, limonadiers, etc. se tirent parfaitement d'affaire. Cela prouve que, dans cette ville comme dans beaucoup d'autres, le corps a plus de besoins que l'esprit.

(29) Venez : ne craignez pas *la vipère nouvelle*  
Que connaissait déjà l'histoire naturelle.

Je ne puis mieux faire que de transcrire ici la note qu'on lit à la fin du poème de *la forêt de Fontainebleau*, par M. Castel. « Je n'ai pas cru, dit-il, » devoir parler des vipères de Fontainebleau, dont » on a fait si grand bruit l'automne dernier. J'en ai » plusieurs fois cherché dans cette même saison, et à » peine en ai-je rencontré une ou deux. D'ailleurs, » ces reptiles n'attaquent point l'homme, du moins » sans provocation, et je ne doute pas que le retour » des sangliers dans la forêt ne les fasse à-peu-près » disparaître ».

Quant à moi, j'ai bien souvent et dans toutes les saisons parcouru les différens sites de la forêt, en chassant aux insectes, et je n'ai jamais rencontré

de ces vipères. Mille autres habitans de Fontainebleau diront de même : ainsi les étrangers peuvent se rendre sans crainte dans cette ville , pour y voir le château dont les appartemens se réparent , pour y manger du raisin dans la saison , et jouir des promenades de la forêt , qui est , sans contredit , une des plus pittoresques des environs de Paris.

(30) Pour vous dont le bas-ventre aussi dur qu'une roche ,  
Ne peut se comparer qu'à *la mouche du coche*.

Oui , sans doute , en ce qu'il fait plus de *bruit*  
que de *besogne*.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME CHANT.

---

---

## CHANT TROISIÈME.

---

(31) **H**EURÉUX qui mange fort , plus heureux qui digère !

Dans le cours de ce troisième chant , l'exercice que j'ai prescrit pour mieux faire la digestion , l'auteur de *la Gastronomie* le recommande pour se procurer de l'appétit. Nos préceptes sont donc les mêmes pour amener des résultats différens. Mais comme on a bien plutôt mangé que digéré , j'ai cru que ce qui tenait une page seulement dans le poëme de M. Berchoux , pouvait former dans le mien le sujet d'un chant tout entier. Il était si essentiel de ne rien oublier pour conduire les constipés au point où j'ai voulu les guider ! A table , quand on n'a pas d'appétit , on en est quitte pour ne pas manger , et l'on ne s'en porte pas plus mal ; au lieu que quand on a bien mangé , si l'on ne digère pas , on ne chie pas non plus , et l'on est bientôt malade.

(52) Mille jeux variés qu'un autre a pu décrire ,  
Doivent par leurs attraits à ce but vous conduire.

On sait que dans *l'Homme des champs* , M. De-

lille a fait la description de plusieurs jeux ; j'ai cru devoir en décrire aussi quelques-uns , non pour lutter avec un si grand maître , dont je ne puis être que le plus sincère admirateur , mais parce qu'il fallait indiquer tous les moyens de faire de l'exercice. Au reste , pour dédommager le lecteur , je lui mettrai sous les yeux les vers du Virgile français , lorsque les miens leur ressembleront , *par le sujet* s'entend.

Il y a aussi un petit poëme sur *les jeux de l'enfance*, par M. Raboteau ; et soit dit en passant , les amateurs ont dû le lire avec plaisir.

(33) Que si vous ne montez de crainte d'accident  
Le docile animal né d'un coup de trident.

M. Delille a dit :

Cet animal guerrier qu'enfanta le trident.

Au lieu de retourner le vers comme j'ai fait , j'aurais pu le mettre tout entier , en le soulignant ; mais n'eût-il pas eu l'air de la perle dans le fumier ?

(34) Par exemple , je crois que la jeunesse seule  
Doit exclusivement jouer à *pet-en-gueule* ;

Même passé douze ans il paraît convenu  
D'abandonner aussi le jeu de *broche-en-cu*.

Il aurait fallu un autre talent que le mien pour décrire ces deux jeux-là, qui, au reste, doivent être connus de beaucoup de monde, et qui ne conviennent réellement pas à des hommes faits. Le premier est très-roturier; mais j'ai vu souvent le second *ennobli*; j'en ai parlé, parce que leur nom seul était digne d'*orner mes vers*.

(35) Au ballon bondissant préférez-vous la boule?

Sur ce jeu voici les vers de M. Delille :

*Ailleurs s'ouvre un long cirque où des boules rivales  
Poursuivent vers le but leurs courses inégales,  
Et leur fil à la main, des experts à genoux  
Mesurent la distance et décident des coups.*

(36) Mais sur un sable uni des cônes allongés,  
Et comme des soldats en bataillon rangés,  
N'attendent que l'instant où l'on doit les abattre.

Je rapporterai encore les vers de M. Delille; on ne se lassera pas plus de les lire, que je ne me lasse de les copier :

*Plus loin un bois roulant de la main qui le guide  
S'élançe, cherche, atteint, dans sa course rapide,  
Ces cônes alignés, qu'il renverse en son cours,  
Et qui toujours tombant, se redressent toujours ;  
Quelquefois, de leurs rangs parcourant l'intervalle,  
Il hésite, il prélude à leur chute fatale ;  
Il les menace tous, aucun n'a succombé ;  
Enfin il se décide et le neuf est tombé.*

(57) Exprès pour s'amuser Socrate, nous dit-on,  
A cheval tous les jours allait sur un bâton.

Apparemment que le plus sage des hommes n'était pas assez riche pour avoir un cheval. Comme les temps sont changés ! Aujourd'hui le plus déraisonnable de nos compatriotes, comme des étrangers, en a quelquefois cinquante à ses ordres. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas révoquer en doute ce qu'a dit Valère-Maxime : *Arundine equitavit ipse Socrates*. Liv. VIII, chap. 8.

(58) L'auteur de l'Apologue, Ésope quelquefois  
Au milieu des enfans, comme eux jouait aux noix.

C'est Phèdre qui raconte ce fait ; les lecteurs qui n'ont peut-être rien vu de cet auteur depuis leur

sixième , ne seront sûrement pas fâchés de lire la fable en entier.

*Puerorum in turbâ quidam ludentem Atticus  
 Æsopum nucibus cùm vidisset , restitit ,  
 Et quasi delirum risit. Quod sensit simul  
 Derisor potius quàm deridendus senex :  
 Arcum retensum posuit in mediâ viâ :  
 Heus , inquit , sapiens , expedi quid fecerim ?  
 Concurrit populus ; ille se torquet diù ,  
 Nec quæstionis posita causam intelligit ;  
 Novissimè succumbit. Tùm victor sophus :  
 Citò rumpes arcum , semper si tensum habueris ;  
 At si laxâris , cùm voles , erit utilis.  
 Sic ludus animo debet aliquando dari ,  
 Ad cogitandum melior ut redeat tibi.*

PRÆD. lib. III, Fab. 144

(39) Toutefois ces conseils ne sont pas de saison  
 Pour les talens divers que possède la France ;  
 Maint poète sur-tout y chie avec aisance.

Et moi tout le premier. Quoique je sois possédé du démon de la rime , je n'ai pas besoin de me gêner plus que *Francaleu*. J'en serais cependant resté à mes petits vers de société , si l'idée de faire un poème sur l'*Art de chier* eût pu venir à un autre qu'à moi , et sur-tout à un homme de génie. Véri-

tablement il n'y avait qu'un *poète crotté* qui pût l'entreprendre ; et comme ce qui est extraordinaire et nouveau a toujours une certaine vogue , autant que j'en profite qu'un autre.

Au reste , je ne pouvais pas manquer de produire un jour un ouvrage considérable sur cette matière , dont je me suis très-souvent entretenu avec plaisir. Je n'ai jamais été plus content qu'au milieu d'une société, où mon goût, *rien moins que noble si l'on veut*, pouvait librement se donner carrière , et il n'était pas rare que j'aménasse le premier la conversation sur mon sujet favori. Si un autre commençait , oh ! alors j'étais intarissable. Faisait-on des charades ? Tout de suite on m'entendait dire :

*Mon premier pue ainsi que mon dernier  
Et tous deux cependant se font dans mon entier.*

Je ne sortais pas de mon genre , et l'on ne me devinait pas plus aisément qu'un autre. Chantait-on ? Si j'étais avec des *aristocrates* , mon refrain était :

Qui fait caca sur les despotes ,  
Doit avoir le cul haut perché.

Si j'étais avec des *démocrates*, je chantais au contraire le couplet suivant :

Je suis un brave sans-culottes ,  
 Je m'en f....  
 Je fais caca sur les despotes ,  
 Je m'en f....  
 Quand je devrais mourir de faim ,  
 Je veux vivre républicain ,  
 Je m'en f....

Que si j'étais avec des *modérés*, je m'en tenais tout bonnement à la complainte de *madame Alison*.

Je devrais rougir de parler de *charades* et de *chansons*, après avoir fait *un poëme*; mais le plus grand génie peut avoir du faible pour ses premiers nés.

(40) Allons, que tardez-vous? Qu'un fréquent exercice  
 A travers cent canaux filtrant votre souper,  
 Cesse de vous pâlir et de vous constiper.

J'ai cru que les constipés devaient être pâles, par la raison qu'on dit *rouge comme un chieur*. Cependant il y a des exceptions; car il est des gens qui ne peuvent pas chier, et qui sont *très-hauts en couleurs*.

(41) L'hôte est-il noble et grand, l'hôtesse généreuse ?

Il est inutile de nommer ces hôtes si aimables ; ils ont péri victimes de la fureur révolutionnaire ; mais leur souvenir sera toujours cher à ceux qui les ont connus.

(42) Le dernier de nos rois, ce malheureux Bourbon,  
Qui peut-être vivrait, s'il n'eût été trop bon,  
Façonnait une clef, forgeait une serrure.

Tout le monde sait que Louis XVI, en effet, dans ses heures de loisir, maniait le marteau et la lime. Il eût mieux valu qu'il sût tenir plus vigoureusement les rênes de l'Etat. Il n'y a pas de danger que le héros qui nous gouverne aujourd'hui emploie si mal son temps : il est difficile qu'un monarque en ait de reste en France comme ailleurs.

(43) Des préceptes nouveaux qu'il donne à son *Emile*  
Voilà le plus prudent comme le plus utile.

Malgré des réflexions anti-philosophiques qu'on a lues dans le *journal des débats*, aujourd'hui *journal de l'Empire*, il ne peut jamais être inutile à l'homme riche et bien né d'avoir un *talent* ou de

savoir un *métier*. Sans parler des révolutions politiques, et sûrement nous sommes payés de toutes façons pour les redouter, on sait que la fortune est inconstante, et retire souvent ses faveurs à ceux qu'elle en avait comblés. Que faire en ce cas ? ira-t-on tendre la main ? Se brûlera-t-on la cervelle ? Il vaut mieux sans doute supporter courageusement son malheur, et vivre de son talent ou de son industrie. Celui qui n'a rien, et qui ne sait rien faire, est à charge à la société ; celui qui est riche et sait passer le temps d'une manière utile ou agréable, n'en est que plus heureux.

- (44) Parcourez donc les lieux que Plutus donne à Flore,  
 Agréable domaine où l'œillet se colore,  
 Où la rose éclatante et le lys orgueilleux,  
 En flattant l'odorat, font le charme des yeux.

Dans ces vers et dans les suivans, il peut y avoir quelques *hémistiches* qu'on retrouverait ailleurs, principalement dans *le poëme des Jardins* et dans *l'Homme des champs* : je suis bien aise d'en prévenir le lecteur, mon intention n'étant pas de me parer des plumes du paon.

- (45) Savant avec un livre, en cette œuvre profane,  
Je ne redirai pas ce qu'a bien dit *Lalanne*.

Dans son *Essai didactique sur le Potager*, charmant petit poème qui peut aller de pair avec celui du *Verger*, par M. Fontanes. Le même auteur a publié aussi *les Oiseaux de la ferme*, autre petit ouvrage qui m'a fait encore plus de plaisir que le premier.

- (46) Mais la merde d'un Suisse exhale force odeur  
Qu'on sent et qu'on respire avant de l'avoir vue,  
Et le duc de crier : AH ! LE COQUIN, QU'IL PUE !  
*Pour cinq sols que le roime fait donner par jour,*  
*Vous chierai-je du musc, réplique le tambour ?*

Voici le fait tel qu'il se trouve dans *l'Art de désopiler la rate*, sive de modo cacandi prudenter, en prenant chaque feuillet pour se torcher le derrière, livre dont on a apparemment fait l'usage indiqué dans le titre, puisque depuis long-temps il n'est pas commun :

- Un soldat venait de satisfaire à un de ses plus  
• pressans besoins. Un officier qui passait se mit à  
• s'écrier, en se bouchant le nez : Oh ! quelle puant-

*Il est certain que la merde du bat  
suffit déjà pour une odeur particulière*

» teur ! Quoi donc ! mon officier , dit le grivois ,  
» prétend-on que pour cinq sous que je reçois par  
» jour , je fasse du musc » ?

D'une anecdote qui n'a que deux mots , on voit que j'ai fait un assez long épisode ; il n'y a pas là de quoi se vanter ; mais j'ai *alongé la courroie* , ou grossi mon volume , dans l'espérance de le vendre plus cher. En cela n'ai-je pas suivi le torrent ? En tout cas , *les bonnes choses* feront passer les longueurs.

FIN DES NOTES DU TROISIÈME CHANT.

---

---

## CHANT QUATRIÈME.

---

(47) **E**n! ne vous moquez pas! quelquefois la *lunette*  
Échauffa l'orateur, inspira le poète.

En effet, le besoin de chier ne peut-il pas prendre à un écrivain dans le feu de la composition ? Oui, sans doute. On conviendra aussi qu'on n'est pas toujours maître de ce besoin-là, et qu'il est quelquefois si pressant, qu'il faut tout quitter malgré soi pour aller le satisfaire. Cependant on ne veut pas perdre le fil de ses idées : on pense, on compose, tandis que le corps se soulage ; et avant d'avoir fini sa besogne animale, ou du moins d'avoir torché son derrière, s'il se présente un trait heureux qu'on craint de voir échapper, je conçois qu'on retourne bien vite à son bureau, sans s'embarrasser d'avoir la crotte au cul. Les hommes à talents qui penseraient à tout en pareil cas, courraient de gros risques, et pourraient faire beaucoup de tort à la postérité.

(48) Des gens plus recherchés ont des lieux à l'anglaise,  
Où règne l'élégance ; où , ne vous en déplaise ,  
Daus de la porcelaine ils posent leur étron.

L'empereur Héliogabale chiait dans des vases d'or ou d'argent. Il y avait même à Rome de simples particuliers qui étaient dans le même usage , comme le prouve cette épigramme de Martial , qui est la 38<sup>e</sup> du livre premier , édition de Barbou , 1754 :

*Ventris onus misero , nec te pudet , excipis auro ,  
Bassa ; bibis vitro ; cariùs ergo cacas.*

Aux repas que donnaient les rois d'Egypte des premières dynasties , on apportait aussi un vase d'or ou d'argent , pour que les convives y chiasent , *in quibus ventrem levarent*. Herodot. lib. 2 , Alexand. ab Alex. lib. v , c. 21.

(49) Cependant quel que soit l'éclat , le prix du vase  
Où de vos alimens vous déposez la vase ,  
Du bonheur de chier voulez-vous bien jouir ?  
C'est en chiant dehors qu'on double le plaisir.

Diodore de Sicile nous apprend , liv. 1 , chap. 8 , que dans le cours ordinaire de la vie , les Egyptiens chiaient en plein air , en se tournant invaria-

blement du côté du nord ou du midi; et nous voyons dans Pline le naturaliste, *liv. xxviii, chap. 19*, que les mages avaient grand soin de leur recommander cette pratique. Quant à moi, je n'ai rien voulu prescrire à cet égard, dans la crainte que ceux qui ne savent pas s'orienter ne fussent exposés à chier dans leurs culottes.

(50) Il est d'ailleurs, il est dans toutes les cités

Un cul-de-sac obscur, un vieux pan de muraille,

Où des milliers d'étrons disposés en bataille,

Vu la chaleur, la pluie et d'autres accidens,

Aux cas nouveau-venus, par place, ouvrent leurs rangs.

Comme je n'ai pas vu plus de pays que le père du rat de la fable, qui n'osait voyager, *craintif au dernier point*, je n'indiquerai pas à ceux qui se proposent de faire le tour du monde pour leur instruction, je ne leur indiquerai pas, dis-je, les endroits de chaque ville où l'on a l'habitude de se porter en foule pour y faire ses besoins. Cependant j'ai tant de bienveillance pour mes lecteurs, que je veux leur apprendre tout ce que je sais à cet égard. A Provins, à Senlis, à Château-Thierry, c'est *sur les remparts*, attendu qu'on y est en belle vue; à

Roye , c'est autour du jeu de paume ; à Meaux , à Soissons et à Melun , c'est dans beaucoup de rues , et sur-tout sur le bord de la rivière ; à Fontainebleau , c'est dans la rue des trois-Pucelles , dans la rue du Citron , sur la place d'armes , dans la rue de l'Abreuvoir , et un peu par-tout ; à Troyes , je n'y ai pas été ; mais les mémoires de l'Académie des Sciences de cette ville déjà cités , nous disent que c'est la rue du Bois qui est consacrée à cet usage ; et comme la manière dont ils s'expriment à ce sujet est assez curieuse , il faut que j'en régale les amateurs. S'il est jamais permis de copier un livre pour grossir le sien , c'est assurément dans ce cas-ci , puisque ces mémoires si intéressans sont entre les mains de très-peu de personnes.

• La rue du Bois est , sans contredit , une des  
 • plus belles rues de cette capitale de la Champa-  
 • gne. Elle commence du côté de l'orient , au gué  
 • formé par le bras de la Seine qui lave les murs des  
 • RR. PP. Cordeliers ; de là elle monte jusqu'au  
 • rempart qui ferme la ville à l'occident , et elle y  
 • prend le nom de *Corterie* ou marché aux che-

» vauk. Elle a pour tout environ sept toises de lar-  
 » geur ; au milieu coule un ruisseau qui la divise  
 » en deux parts égales ; c'est sur les bords de ce  
 » ruisseau que tout âge et tout sexe vient payer le  
 » tribut journalier auquel la digestion le soumet.

» Voici le cérémonial qui s'observe en ces occa-  
 » sions : on se place d'abord de manière que l'on  
 » ne soit tourné ni du côté de l'orient , ni du côté  
 » de l'occident. On lève ou l'on abaisse les linges  
 » et vêtemens qui couvrent les parties évacuantes ;  
 » on s'accroupit , les deux coudes posés sur les  
 » genoux , et la tête appuyée dans le creux des  
 » mains ; l'évacuation faite , on se r'habille sans se  
 » servir de linge ni de papier ; on regarde ce qu'on  
 » a fait , et l'on s'en va ».

Les Troyens sont si jaloux de la possession de  
 cette rue pour y déposer leurs étrons , qu'ils se ré-  
 volteraient plutôt que de souffrir qu'on les en pri-  
 vât. Leurs magistrats ont toujours eu le plus grand  
 respect pour cet usage ; respect si bien cimenté ,  
 que , depuis Clovis jusqu'à nos jours , c'est-à-dire  
 jusqu'en 1756, on ne l'a vu qu'une seule fois se

démentir. Ce fait qui n'est imprimé nulle part ,  
*excepté dans le volume où je l'ai pris*, mérite  
d'être transmis à la postérité.

« Il y a environ cent ans, (aujourd'hui près de  
» cent cinquante) que la ville eut à sa tête des ma-  
» gistrats aussi peu éclairés que celle qu'elle choisit  
» d'ordinaire le sont beaucoup. Ces magistrats,  
» sans érudition et sans goût, s'avisèrent de jeter  
» un regard de dédain sur l'usage pratiqué dans *la*  
» *rue du Bois*; et leur projet n'allait pas moins qu'à  
» porter une main profane sur tous les monumens  
» respectables qu'on y trouve à chaque pas.

« La nouvelle en fut bientôt portée dans le quar-  
» tier. Maîtres tisserands, compagnons, trameurs,  
» fileuses de coton, tous les intéressés s'assemblent  
» tumultueusement dans l'endroit vulgairement ap-  
» pelé les *alloures* ou *alloires de la corderie*. Là,  
» il fut délibéré sur le salut commun. On résolut  
» d'envoyer des députés à l'hôtel-de-ville; un  
» nommé Briet, maître tisserand, homme de tête  
» et beau parleur, et un autre dont le nom s'est  
» malheureusement perdu dans la nuit des temps;

» furent élus pour remplir ce ministère glorieux.  
» Ils partirent pour l'hôtel-de-ville , environnés  
» d'une foule innombrable de tout âge et de tout  
» sexe : semblables à ces anciens tribuns , qui mon-  
» taient au Capitole , pour défendre les intérêts du  
» peuple romain contre les entreprises du sénat.

» Arrivés devant le conseil de ville , on fit silence.  
» Nos députés , sans perdre le temps en paroles  
» inutiles , adressèrent aux magistrats cette ha-  
» rangue si courte , mais si belle et si pleine d'éner-  
» gie : MESSIEURS , NOS PÈRES Y ONT CHIÉ , J'Y  
» CHIONS , ET NOS ENFANS Y CHIERONT. Ce peu de  
» mots , dignes de l'ancienne Sparte , fit un effet  
» prodigieux ; tout le monde en fut frappé ; des cri-  
» s d'acclamation s'élevèrent de toutes parts ; le corps  
» de ville , reconnaissant l'injustice de ses préten-  
» tions , accorda aux députés tout ce qu'ils pouvaient  
» désirer ; et *la rue du Bois* , glorieusement main-  
» tenue dans la jouissance de ses droits , vit avec  
» transport tous les culs de ses vassaux revenir à  
» la manière accoutumée , lui rendre l'hommage ,  
» et lui payer le tribut qu'ils lui devaient.

Il serait à souhaiter qu'on eût des renseignemens aussi positifs sur toutes les villes de l'Empire, où les étrons ont un domaine qui leur est propre; car j'aime à croire que la ville de Troyes ne s'est pas ressentie de la révolution sous ce rapport, et que *la rue du Bois* offre toujours un asyle sûr où ses habitans vont chier. Si donc quelques savans, aussi zélés que moi pour le bien public, ont à publier sur les villes où ils demeurent des observations dignes d'intéresser les chieurs du pays et les chieurs étrangers; si, d'ailleurs, ils ont approfondi en secret la matière que j'ai traitée, et sont dans le cas de me communiquer, soit des réflexions judicieuses, soit des anecdotes piquantes à ce sujet, je les invite à les adresser à mon libraire; et dans une autre édition de mon poëme, ils auront la satisfaction de les y voir figurer, ou dans le texte ou dans les notes.

Cependant comme *la constipation* est un mal général, il est possible que mon poëme soit traduit dans toutes les langues, et que, suivant l'usage, le traducteur y mette un peu du sien. Or afin que

✓ Charles Fabrice  
 Paris le 10 Mars 1793

l'auteur d'un si beau chef-d'œuvre profite lui-même des bonnes choses qu'on y aura ajoutées, et les communique ensuite à ses compatriotes, j'invite aussi Messieurs les traducteurs de toutes les nations à faire parvenir également à mon libraire, pour m'être remis, un exemplaire de leur traduction; en retour, je leur adresserai un exemplaire choisi de la dernière édition de mon **ART DE CHIER**, où j'aurai fait entrer ce qu'ils y auront mis de neuf. J'ai déjà mes interprètes tout prêts pour les langues que j'ignore, et d'ailleurs je puis prouver que je sais l'essentiel : ce que nous exprimons communément en France par le mot **CHIER** s'appelait anciennement chez les Hébreux, *hesich raghlav*; chez les Grecs, *κίττιν*; chez les Latins, *cacare*; on dit maintenant en Allemagne, *sheissen*; en Angleterre, *to shite*; en Italie, comme chez les Romains, *cacare*, et en Espagne, *cagar*. Qu'on dise après cela que je ne suis pas *doctus cum libro*.

- (51) Si la rue aux étrons était trop éloignée,  
 Une autre en peu de tems vous sera désignée  
 Par ces cadets d'Auvergne et ces lourds porte-faix  
 Qui se faisant un front qui ne rougit jamais,

Et découvrant par-tout leur gros vilain derrière,  
Infestent de leurs cas presque la ville entière.

Il ne faut pas être honteux de chier dans les rues ; les peuples anciens les plus célèbres nous en ont montré l'exemple. Les Athéniens y chiaient : Aristophane nous présente plusieurs traits qui le prouvent ; un des plus frappans est le discours que cet auteur met dans la bouche de Strepsiades , *Comédie des Nuées , Act. V , Scene 2*. Ce morceau mérite d'être ici traduit en entier. C'est un père qui étant maltraité par son fils , lui reproche son ingratitude.

« Malheureux , lui dit-il , c'est moi qui ai pris  
» soin de ton enfance ; à peine savais-tu balbutier ,  
» que je savais déjà ce que tu voulais. Disais-tu  
» nanan ? je courais vite te chercher à manger : je  
» n'attendais que tu disses : Caca , pour te porter  
» dans la rue , et là je te faisais chier entre mes bras .  
» A présent tu veux m'étrangler ! J'ai beau crier que  
» je me meurs d'envie de chier , impur que tu es !  
» Tu ne veux pas me laisser sortir dans la rue , et  
» en me serrant la gorge , tu m'as fait chier tout par  
» ici » .

A Lacédémone , on chait aussi dans les rues :  
Plutarque nous a transmis une aventure qui ne  
laisse aucun doute là-dessus :

« Quelques passants de la ville de Chios estans  
» venus veoir la ville de Sparte , s'enjurèrent très-  
» bien : et après soupper estans allez veoir l'audi-  
» toire des éphores , rendirent leurs gorges dedans ,  
» et qui plus est *feirent leurs affaires* sur les chaires  
» mesmes où se seoient les éphores. Le lendemain les  
» Spartiates feirent du commencement une extres-  
» me diligence d'enquerir qui l'auait fait , pour sca-  
» voir si c'estoient point quelques-uns de la ville :  
» mais quand ils entendirent que c'estoient ces pas-  
» sants de Chios , ils feirent alors proclamer à son  
» de trompe qu'ils permettoient à ceux de Chios  
» d'estre villains ». Voyez les dictz notables des La-  
cédémoniens , traduction d'Amyot , édit. de Vasco-  
san , *in-fol.* feuillet 223 verso.

(52) Enfin si vos étrons pour vous ont l'odeur bonne,  
Croyez que cette odeur n'accommode personne.

• *Stercus suum cuique benè olet*, dit un adage bien

cônnu : chacun trouve que son étron a l'odeur bonne ; mais il est certain que tout le monde n'est pas de cet avis-là sur l'étron d'autrui , ni même sur de petites incongruités. Cependant Suétone nous apprend que l'empereur Claude avait le projet de publier un édit , qui permettait de vesser et de péter à table , *quo veniam daret flatum crepitumque ventris in convivio emittendi* , sur ce qu'il avait entendu dire qu'une personne trop discrète avait manqué de périr pour s'être retenue en pareille circonstance. Caton l'ancien convient aussi que lorsqu'il prenait les auspices chez lui , s'il arrivait à quelqu'un de ses esclaves de péter , il trouvait que cela ne faisait point de mal , *nullum mihi vitium facit*.

Le vertueux et infortuné M. de Lamoignon de Malesherbes était du même avis. Il y avait dans le bourg dont il était seigneur un perruquier nommé *Dolet* , qui le rasait souvent au défaut de son valet-de-chambre. Un jour le barbier , en s'acquittant de ses fonctions , faisait d'horribles grimaces , dont M. de Malesherbes s'aperçut. — Qu'avez-vous

donc, Dolet? — Oh! Monsieur, rien. — Mais vous avez l'air de souffrir? — Non, Monsieur. — Que signifient toutes les contorsions que vous faites? Vous êtes plus laid que le diable. — Alors Dolet veut se composer, et n'en peut venir à bout. Enfin, M. de Maléherbes l'observant encore, et insistant pour savoir ce qui le tourmentait, le barbier finit par lui avouer qu'il est sujet à des vents, dont il n'est pas toujours le maître. — Bon! n'est-ce que cela? dit aussi-tôt le bon seigneur; *pétez, mon cher Dolet, pétez.* Ah! je connais bien votre maladie, et je ne manque jamais l'occasion de me soulager.

(53) Errez sur les coteaux où la vigne prospère,  
Et là, le cul tourné vers le flambeau du jour,  
Sans vouloir le braver, faites votre grand tour.

Un des préceptes de Pythagore étoit de ne point pisser en face du soleil, *προς ἥλιον τετραμμενον μὴ ομιχεῖν*; mais il n'a pas défendu d'y chier. Voy. Diogène Laërce dans la vie de Pythagore.

(54) Heureux de devancer l'avidé *Gribouri!*

Cet insecte coléoptère fait, sur-tout dans son état

de larve, un tort singulier aux plantes qu'il attaque. L'espèce la plus nuisible est celle de la vigne; elle en ronge les racines. En faisant des tas de fumier et d'étrons dans les vignes, on les attire, et ensuite on brûle le fumier dont les cendres sont un excellent engrais.

(55) On voit le *fouille-merde*, au ventre éblouissant,  
De sa postérité sans cesse s'occupant,  
Y former cette boule où sa tendre femelle  
Déposera les œufs d'une race nouvelle.

Les Egyptiens, ce peuple qui produisit les premiers philosophes et les premiers sages de l'univers, regardaient tous les pets et toutes les vesses comme autant de divinités, et les adoraient avec une espèce de transport, *non sine quodam furore*. Ils honoraient aussi d'un culte spécial et particulier l'escarbot ou *fouille-merde*. Cet insecte qui naît dans la merde, qui s'en nourrit, et qui s'amuse à en faire des pilules, *pilulas volvere*, était pour les Egyptiens l'image du monde, du soleil, d'Isis, d'Osiris, en un mot le *nec plus ultra* de la Divinité.

Le savant Père Kircher rapporte, à ce sujet, une histoire fort agréable, et dont le lecteur sera content. Ce docte Jésuite nous apprend qu'il l'a tirée d'un ancien auteur arabe.

• Un Egyptien et un Persan voyageaient ensemble ; ils trouvèrent dans leur chemin un  
 • *fouille-merde* qui roulait en long et en large une  
 • pilule de merde d'âne, *pilulam in stercore asini*  
 • *conglobatam hinc inde volventem*. Le Persan qui  
 • marchait étourdiment, ne prenant point garde à  
 • l'insecte vénérable, mit le pied dessus, et l'écrasa  
 • tout net. L'Egyptien, effrayé de ce déicide  
 • énorme, leva les yeux vers le ciel; et poussant les  
 • cris les plus lamentables, attesta Dieux et Déeses  
 • qu'il n'y avait point de part. Le Persan qui ne  
 • savait pourquoi tout ce tintamarre, en demanda la  
 • cause à son camarade : *Malheureux*, lui répondit  
 • ce dernier, *ne crains-tu point la vengeance des*  
 • *Dieux, toi qui viens de traiter si indignement*  
 • *l'image de notre grand dieu Osiris* ? L'histoire  
 ajoute que vraisemblablement le Persan marcha par  
 la suite avec plus de circonspection, dans la crainte

de s'attirer l'indignation de toutes les Divinités,  
en blessant ce dieu merdeux.

- (56) La merde est à coup-sûr d'une saveur étrange ;  
Mais est-il étonnant qu'un papillon en mange ,  
Lorsqu'aux meilleurs repas sans cesse convié  
L'homme savoure aussi ce que l'homme a chié ?

Lampridius , historien du quatrième siècle , fait entendre que l'empereur Commode mangeait souvent de la merde ; *dicitur sæpè pretiosissimis cibis humana stercora miscuisse , nec abstinuisse gustu.* Si le fait eût été plus certain , je ne l'aurais sûrement pas rejeté dans une note.

- (57) Et mangeant de la merde avec un goût extrême ,  
Il semblait avaler une glace à la crème.

Je tiens cette anecdote d'un témoin oculaire , qui la raconte si souvent et si affirmativement à qui veut l'entendre , qu'il faut l'en croire sur parole.

*Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

- (58) J'eus même un camarade , externe à Montaignu ,  
Qui pour un demi-sol léchait un torchon-cu.

Si je m'étais rappelé son nom , je l'aurais dit ; car

il n'est sûrement plus de ce monde : il a dû finir par s'empoisonner.

(59) Voilà de deux côtés un fait incontestable  
 Qui prouve que la merde est d'un goût agréable,  
 Ou du moins qu'elle plait à de certaines gens.

En effet, disent encore les Mémoires de l'Académie de Troyes, nous voyons des gens élevés avec soin, versés dans les sciences, et répandus dans le monde ; c'est-à-dire voguant à pleines voiles sur l'Océan des idées fausses et du préjugé, en qui néanmoins la nature plus forte laisse encore éclater un goût décidé pour la merde. J'en connais plusieurs que je pourrais vous nommer (c'est l'un des sept académiciens qui parle), j'en connais plusieurs en qui ce goût pour la merde est si puissant, qu'ils ne vont jamais sans en porter un peu avec eux ; non pas, à la vérité, dans des vases d'or ou d'argent, comme les convives des premiers rois d'Egypte et quelques-uns d'entre les Romains ; mais du moins après la chemise et dans les vêtemens.

(60) Outre le parasol, même le parapluie  
 Qu'il tend sur votre tête, au besoin il appuie

Et le dos et les reins, alors que vous chiez,  
En deux tout simplement si vous ne vous pliez.

Voilà certainement la première fois qu'on met en vers *parapluie, parasol*. Qu'on dise après cela qu'il n'y a rien de neuf dans mon poème.

(61) Car il est en ce cas une double posture :

L'une qu'à tout le monde enseigne la nature ;

L'autre plus recherchée et que les connaisseurs,

Ne fût-ce que par ton, prescriront aux chieurs.

D'après plusieurs antiques qui sont parvenues jusqu'à nous, on peut établir son opinion sur la façon de chier des anciens, que les modernes vont, j'espère, imiter plus que jamais. Ce sont de petites figures de bronze qui représentent un homme nu, ayant les jambes enflées, et accroupi, c'est-à-dire, les deux coudes posés sur les genoux, et la tête appuyée dans le creux des mains. Cette attitude a donné lieu à bien des conjectures de la part des antiquaires. Le plus grand nombre a décidé que c'était le dieu *Pet, deus Crepitus*. Le Père de Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée*, a été plus réservé. *Nous en donnons, dit-il, quelques-uns,*

*sans garantir que ce soit cela.* Tom. III, part. II, p. 326.

Pour moi qui ai étudié la matière plus qu'aucun savant, je crois pouvoir garantir que ce n'est pas cela. En effet, le dieu Pet a-t-il besoin d'être nu ? A-t-il besoin d'avoir les joues enflées, et d'être accroupi ? Ce sont là de ces choses dont tout le monde est en état de juger par son *expérience journalière*. Il est donc tout simple de conclure que l'antique en question représentait, non pas le dieu Pet, mais un homme chiant suivant le rit. des Juifs, des Egyptiens, des Grecs et des Romains.

La manière recherchée dont je parle, plaira particulièrement à ceux qui aiment à chier presque debout ; elle n'est pas tout-à-fait si commode, mais au moins on ne chie pas comme de vils animaux :

*Pronaque cùm spectent animalia cætera terram,  
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri  
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

OVID. Metam. lib. 1.

- (62) Cependant au milieu d'une course incertaine ,  
 Si vous trouvez jamais une claire fontaine ,  
 Ne vous avisez pas d'en profaner les eaux.

Hésiode , dans *les Ouvrages et les Jours* , vers 756 , édit. d'Amsterdam , in-8°. 1701 , p. 310 , défend aux Grecs de chier ni de pisser dans les fontaines , et même dans les fleuves. Cette fois-ci je ne rapporterai pas le texte grec , il y en a trop long pour moi ; on se contentera de la traduction latine : *Nec unquam in alveo fluviorum mare influentium , neque super fontes meito ; quin valdè evitato ; neque incacato.* Pour les fontaines , je suis de son avis , comme on voit ; mais je n'en suis pas pour les fleuves , parce que je n'y vois que du plaisir sans inconvénient. L'eau emporte , ou les poissons mangent tout.

- (63) D'ailleurs l'hiver , ainsi que les autres saisons ,  
 L'hiver a ses beaux jours. . .

Je plains tant le lecteur quand mes vers ont quelque rapport avec ceux de M. Delille , que je me sens toujours tenté de le dédommager. En voici qui se trouvent dans *l'Homme des champs* :

*Si pourtant dans les champs l'hiver retient mes pas,  
L'hiver a ses beautés. Que j'aime et des frimas  
L'éclatante blancheur, et la glace brillante  
En lustres azurés à ces roches pendante !*

- (64) Mais que dis-je ? Tripet, le renommé Tripet  
Qui dans sa serre à peine oserait faire un pet,  
Crainte de dessécher ses superbes tulipes,  
N'en a pas qui ne soient plus laides que des tripes  
Auprès des diamans, des perles, des rubis,  
Dont le bon homme Hiver parsème ses habits.

J'en demande pardon à M. *Tripet* ; mais je ne fais que rendre hommage à la vérité. Au reste, il sait que comparaison n'est pas raison ; et mes vers ne feront certainement pas le moindre tort à la grande réputation dont il jouit comme *fleuriste*. Malgré ce que j'en ai dit, je voudrais bien avoir l'occasion de voir dans le temps ses admirables tulipes, que je préférerais aux belles horreurs de l'hiver. Depuis que le bois est devenu si cher, même au milieu d'une grande forêt, la saison où on se chauffe a bien perdu de ses attraits à mes yeux.

- (65) Quand la saison sera dans toute sa rigueur,  
Et qu'il ne fera bon qu'auprès d'un hêtre en flammes,  
Chiez donc dans un pot : A vous permis, mesdames.

M. Delille a dit *près d'un chêne brûlant* : j'ai  
voulu lui faire voir de quel bois je me chauffe.

PIN DES NOTES.

**ERRATUM.**

**Page 10, vers 9,**

*Si de bien de fléaux, &c.*

**lisez :**

*Si de bien des fléaux, &c.*